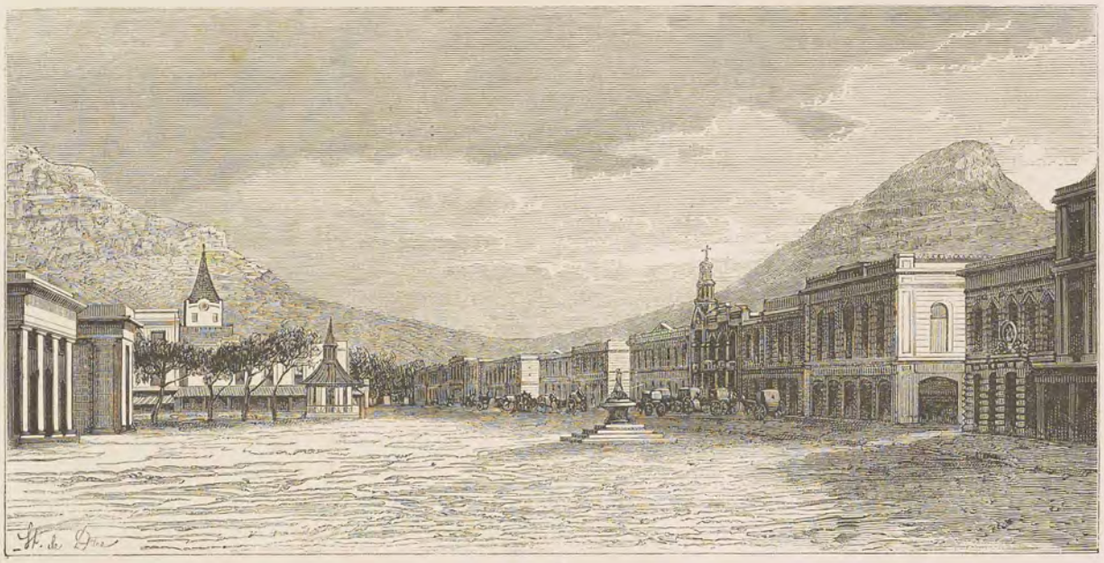
00059515



Le Cap (rue Adderley). — Dessin de H. de Drée, d'après une photographie.

VOYAGE AUX MINES DE DIAMANTS DANS LE SUD DE L'AFRIQUE

(CAP DE BONNE-ESPÉRANCE),

PAR MADAME P....

1872-1877. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I

Arrivée au Cap de Bonne-Espérance. — Triste aspect de la ville. — Un vol de diamants de la valeur de deux millions. — Départ. — Notre voiture et nos compagnons. — Bain's Kloof. — Worcester. — Buffalo River. — Le Veld. — Une ferme de Boers. — Une nuit à Beaufort.

Après une traversée fatigante, qui avait dépassé de beaucoup le temps ordinairement employé à faire le trajet de Southampton au Cap de Bonne-Espérance, nous arrivâmes à la baie de la Table, le 17 juin 1872, à cinq heures du matin, par un temps affreux, sous une pluie diluvienne. On fut obligé de jeter l'ancre : il était impossible d'entrer en rade.

Des barques vinrent nous offrir des fruits : oranges, goyaves, grenadilles et bananes. A l'exception des oranges, qui sont aussi sures que du vinaigre, tous ces fruits ont un goût de térébenthine assez prononcé. On nous apprend qu'au Cap on les mange avec un couteau et une fourchette, en les assaisonnant de sel.

Après des désagréments de toutes sortes, nous voici à terre, mon mari et moi. J'éprouvai une émotion inexprimable en mettant le pied dans cette contrée inconnue, où j'allais vivre au milieu de peuplades sauvages.

A travers une pluie épaisse, une boue épouvantable, mouillés jusqu'aux os, n'ayant trouvé de place ni au Royal Hôtel, ni au Masonic Hôtel, nous trouvons enfin un gîte au Commercial Hôtel.

Il n'est bruit dans la ville que d'un vol extraordinaire commis par un nommé Hapkins dans la malle du Griqualand Ouest (c'est le pays des diamants). On l'a arrêté au moment où il s'embarquait pour l'Europe. Son fusil contenait pour deux millions de diamants.

Je ne donnerai pas de description de la ville du Cap : nous ne faisons qu'y passer, et le temps est tellement affreux qu'autour de nous tout est voilé [1]. La plupart des maison sont grandes ; les magasins n'ont

1. Voyez sur la ville du Cap nos volumes I, IV et XVIII.

pas de devantures comme en Europe : ils sont fermés à cinq heures.

Les modes sont passablement en retard. La femme du gouverneur et sa fille, que l'on me fait remarquer, sont habillées de velours et de mérinos, par une chaleur tropicale.

Nous retenons deux places à l'*Inland Transport Company*, pour le lendemain, moyennant la somme de 600 francs.

Notre véhicule où nous monterons à Wellington, *terminus* provisoire de chemin de fer, est, nous dit-on, une grande voiture, pour douze personnes sur quatre banquettes ; il est recouvert de toile à voile comme préservatif contre la pluie et le soleil : le tout est attaché par des lanières. On ne nous passe que 80 livres de bagages : le reste nous parviendra par un autre convoi.

Le temps reste impitoyable : il pleut toute la nuit. A cinq heures, nous nous dirigeons à pied vers la gare au milieu d'une mare de boue rouge : on n'a point de voiture à cette heure matinale.

A la gare tout le monde dort. Comme nous ne pouvons nous faire comprendre d'un commis endormi, nous nous emparons d'un pot à colle et nous collons sur nos bagages l'étiquette : « aux Champs de Diamants, « Diamond Fields ». Tant bien que mal nous nous installons dans un compartiment et nous y trouvons, sans trop de satisfaction, MM. Moses et Moss, deux juifs de peu d'éducation qui ont déjà voyagé avec nous sur le vapeur.

A Wellington, nous montons dans la voiture, horrible machine, avec Moses, Moss, Wolff et Cohen, trois autres personnes, et une femme du Cap qui va rejoindre son mari à Du Toit's Pan.

Je renonce à donner une idée de l'horrible odeur qui s'exhale du caoutchouc mouillé, du cuir, de l'eau-de-vie et des saucissons dont se sont libéralement fournis ces messieurs. Et penser que nous serons encaqués sept jours au moins dans cette boîte !

Nous sommes traînés par quatorze misérables chevaux que conduisent deux hommes ; l'un tient les rênes, l'autre un fouet de huit mètres de longueur, supérieurement manié. Ces cochers, qui sont fort habiles, sont des Malais.

Pendant deux heures environ nous suivons une route assez large et assez belle ; puis nous arrivons à une montagne coupée par un ravin profond. C'est un ingénieur, M. Bain, qui a construit, ou plutôt creusé cette route sur les flancs de la montagne, n'ayant pour ouvriers que des forçats du Cap : elle a coûté sept années de travail et a pris le nom de Bain's Kloof. (Défilé de Bain.)

On croit rêver en se voyant suspendu sur ce sentier large au plus, en bien des endroits, de quinze à seize pieds, entre la montagne à gauche et un précipice à droite. C'est un spectacle grandiose. L'un des cochers, de temps en temps, sonne du cor pour avertir les autres voitures, s'il y en a, de se garer dans tel ou tel endroit plus large ménagé de distance en distance.

Après trois heures de voyage, et toujours par un temps abominable, nous arrivons à Darling Bridge, au sortir de la montagne. Le soir, nous atteignons Worcester, qui, vue au clair de lune, nous paraît une jolie ville : ses maisons blanches sont entourées de jardins.

A trois heures du matin il faut repartir ; le temps n'a pas changé ; la pluie a défoncé la route ; et c'est avec la plus grande peine que nos huit chevaux, aidés de six mules, nous font atteindre vers huit heures la ferme de Meiring.

Quel déluge ! nous sommes dans l'eau ; la cour de la ferme est un lac ; et, comme l'habitation est au même niveau, la pièce où nous entrons est tellement inondée qu'un peu plus les meubles y flotteraient.

Nous déjeunons rapidement et remontons en voiture. La route de cette ferme à Constable sera longue et pénible ; on nous engage à acheter par prudence quelques provisions.

Nous ne sommes pas sans inquiétude. Le fermier prétend que la rivière Buffalo, gonflée par les pluies, doit être infranchissable.

Nous sommes assez heureux cependant pour la traverser sans peine ; mais, arrivés de l'autre côté, un roulement se fait entendre ; un torrent écumeux se précipite du haut de la montagne comme une avalanche et envahit avec une rapidité vertigineuse le lit de la rivière que nous venons de traverser presque à sec.

Toute la journée nous voyageons dans le Veld. C'est une plaine immense ; de place en place croissent quelques arbustes et des cotonniers sauvages. On a pour horizon une suite de montagnes noires plus ou moins arides. Nous montons insensiblement. De distance en distance, nous trouvons des mules, non de rechange, mais de renfort, pour nous aider à gravir quelques pentes escarpées.

J'ai oublié de dire qu'à Worcester nous avons pris un nouveau compagnon de voyage, mandé à Du Toit's Pan par l'un de ses deux associés qui lui annonce qu'il vient de trouver un diamant de cent quarante-quatre carats. Ces trois hommes possèdent un carré de trente pieds de côté : ils l'ont payé, il y a un an, un peu moins de dix francs. Notre compagnon a déjà touché pour sa part 15 000 fr. Serons-nous aussi heureux ? Je n'ose l'espérer.

A deux heures et demie du matin nous arrivons à Constable. Nous avons mis vingt-deux heures pour franchir les 116 kilomètres qui séparent Worcester de Constable.

Constable n'est qu'une petite habitation au bord de la route. On appelle cela une maison, mais dans notre langue on ne saurait quel nom lui donner : hommes, femmes, enfants, animaux, couchent pêle mêle par terre sur des peaux. Au lieu de l'empressement qu'on rencontrerait dans tout autre pays, c'est à grand peine si nous obtenons d'entrer dans ce que les Boers

La route dans le défilé de Bain (Bain's Kloof). — Dessin de H. de Dree, d'après une photographie.

ou fermiers hollandais appellent une cuisine et où il y a un peu de feu. Pour toute nourriture on nous offre de mauvais café et un morceau de petit pain plus mauvais encore. Ceux qui n'aiment pas le pain sec ont la ressource d'y joindre un peu de gras de mouton fondu.

Nous voilà de nouveau en route, mais toujours avec les mêmes chevaux; nous arrivons à une ferme tout aussi misérable; les pauvres bêtes sont exténuées et n'ont mangé qu'une fois de petites bottes de paille d'avoine.

Plus loin, à une grande ferme, nous trouvons, chose rare! un bon repas, mais il n'est pas pour nous. On le sert à des voyageurs qui viennent des champs de diamants et nous nous contentons d'œufs et de pain. Après avoir laissé souffler les bêtes, nous repartons pour Wagon Side Kloof, où nous arrivons à une heure du matin.

Pendant qu'on change les mules, nous pouvons chauffer nos membres engourdis.

A Christfontein, nous déjeunons tant bien que mal pour repartir de suite.

Nous avançons lentement à travers l'immense Veld borné par d'éternelles montagnes noires. A chaque pas, nous apercevons des squelettes de bœufs, de mules, de chevaux, de bocks (gazelles); de temps en temps des vautours s'envolent, abandonnant à notre approche quelque animal à demi dévoré.

A Beaufort, après vingt-quatre heures d'une route insupportable, nous nous précipitons dans la salle à manger; mais l'hôtelier avait jugé prudent de ne pas laisser trop vieillir ses liquides : il était ivre comme un reître. A force de menaces on obtint de lui un gigot froid et un plat de « toad in the stole », auquel personne ne toucha. Après un si bon repas, on chercha le moyen de dormir; hélas! il n'y avait que trois chambres garnies de lits malpropres.

A trois heures nous nous levons; mais les mules sont égarées, on les cherche longtemps, on les trouve errant à l'aventure; il est sept heures et demie quand nous nous remettons en route.

II

Courland's Kloof. — Troupeaux de moutons et de chèvres. — Nos compagnons juifs. — M. Vanrenen. — Victoria. — Un lac au milieu du désert. — Un Hottentot centenaire. — Hope Town. — Le fleuve Orange. — Procédés américains pour faire marcher les mules rétives. — Obligation de camper avant le relais. — Le Salt Pan et Thomas' Farm.

Au milieu du jour, nous entrons dans un défilé un peu moins aride. Çà et là nous rencontrons des troupeaux de moutons et de chèvres, qui donnent à nos insupportables compagnons l'occasion de se ridiculiser. Ne s'avisent-ils pas de tirer dessus à coups de revolver comme si ces bêtes n'appartenaient à personne? Heureusement ces sots personnages ont déplié et replié plus de vieux habits dans Whitechapel qu'ils n'ont manié d'armes à feu. La passe dans laquelle nous sommes s'appelle Courland's Kloof. De l'autre côté se trouve une ferme où nous devons changer notre attelage.

En y arrivant, Philippe reconnaît un grand monsieur accoudé contre un mur; c'est un officier de marine qu'il a connu en Amérique, le frère de son ami Vanrenen. Nous voilà en pays de connaissance et nous apprenons que John Vanrenen, le capitaine de vaisseau, est à Du Toit's Pan.

Nos Juifs accourent essoufflés; ils veulent nous rendre responsables de la mort probable de leur ami Wolf, qui est resté en arrière, succombant peut-être sous le poids de la gloire acquise par ses exploits contre les chèvres.

M. Vanrenen, à qui nous racontons leurs hauts faits, s'écrie :

— Par Jupiter, ces bêtes sont à moi! j'en ai six mille dans la montagne; si ces coquins en ont blessé une seule, gare à eux! »

Ces messieurs croient qu'on veut plaisanter pour leur faire peur; ils commencent à devenir insolents; on les pousse à la porte. Dans la voiture, où nous remontons, mon mari les menace de les jeter sur la route pour les empêcher de fumer, ce que personne n'a encore eu l'impolitesse de faire depuis notre départ.

Dans la soirée, nous nous arrêtons chez une vieille femme où nous ne pouvons obtenir pour nous que des sardines et du lait; et pour nos mules qu'une pauvre botte de paille de trois ou quatre livres.

Le tempérament de ces animaux est bien extraordinaire; c'est à peine s'ils boivent, l'eau manquant presque partout. On les remplace cependant quelquefois dans les convois pour les expéditions par des attelages de douze et de quatorze bœufs.

Nous nous disons qu'il faut être bien passionné pour la toison d'or vers laquelle nous courons pour quitter son pays, ses relations, ses habitudes, tout ce qui fait l'existence des peuples civilisés.

De temps en temps, la monotonie du voyage est interrompue par des discussions qui menacent de se changer en disputes; ces Juifs sont absolument insupportables; on ne peut en venir à bout que par la menace. Cela réussit toujours, la bravoure n'est pas leur vertu.

Victoria, où nous arrivons après avoir parcouru deux cent vingt-deux kilomètres en vingt-quatre heures, ressemble aux villes fort laides que nous avons traversées depuis notre départ. Je dois avertir, une fois pour toutes, que si, dans ce récit, je me sers du nom de ville, c'est par comparaison; partout ailleurs on ne leur ferait pas cet honneur.

Que peut-on venir faire à Victoria? Quel commerce, quelles affaires sont possibles en un pareil endroit? Cela nous paraît une énigme indéchiffrable.

La première de nos préoccupations, dans un pays pareil, est toujours la question du déjeuner et du dîner. A Victoria nous ne sommes guère mieux partagés qu'ailleurs; cependant nous pouvons apaiser notre

Convoi pour une expédition aux mines de diamants. — Dessin de H. de Drée, d'après une photographie.

appétit tant bien que mal et nous remettre en route.

Pour la première fois, nous rencontrons une ferme hollandaise d'une propreté parfaite et nous y sommes reçus par une femme tout à fait accorte. Tandis qu'on fait souffler notre attelage, nous montons pour nous réchauffer, car il gèle fort, sur un petit escarpement à peu de distance de la ferme, et quelle n'est pas notre surprise en apercevant un grand lac au milieu de ce pays absolument dépourvu de végétation! L'eau de ce lac est, du reste, rougeâtre et malpropre.

Plus loin nous arrivons à Ridepont, qui n'a rien de remarquable. En attendant qu'on ait fait chauffer notre café, nous allons à quelques mètres de la maison visiter un vieillard qu'on dit âgé de plus de cent ans. Quel triste spectacle! Nous trouvons ce pauvre homme dans un carré de deux mètres entouré d'une petite haie de mimosas, sans autre protection contre le froid et la pluie; il s'y chauffe à un misérable feu de racines. C'est un Hottentot qui n'a littéralement que la peau et les os. Il roule deux yeux hébétés, et tremble comme s'il allait mourir. Tout son vêtement se compose d'un lambeau de couverture de coton; il vit seul, ne mangeant que ce qu'on lui donne, c'est-à-dire bien peu. En le voyant, il n'y a qu'un souhait qu'on puisse faire pour lui, c'est que la mort vienne bientôt le délivrer.

Le voyage continue avec les mêmes mules, qui sont exténuées : nous ne pouvons les remplacer qu'à une station servant de magasin, où nous achetons du vin pour le reste de notre route.

A Hope Town, où nous arrivons à une heure du matin, nous avons toutes les peines du monde à nous faire servir quelque chose. Gelés comme nous le sommes, on nous refuse du feu. Il faut presque employer la force pour en avoir.

Après une nouvelle chasse aux mules, qui ont encore décampé, nous repartons, et, deux heures plus tard, nous arrivons aux bords de l'Orange, fleuve considérable qui traverse le sud de l'Afrique, dans la direction de l'est à l'ouest. Nous passons d'un bord à l'autre en radeau et nous continuons péniblement notre route en dépit de nos mules sur lesquelles le fouet, le *yambock*, fait rage. Bientôt une mule plus entêtée que les autres se refuse obstinément à faire un pas de plus. On la dételle et on la place au milieu des autres : même entêtement; refus absolu de bouger. Alors notre compagnon Brandt, l'Américain, prend son couteau et l'enfonce à coups répétés dans les jarrets de l'animal. Ce procédé cruel, qui ne manque pas de persuasion, ne produit cependant pas l'effet attendu; c'est à désespérer; mais Brandt ne desespère pas. Il nous annonce qu'il va employer le grand moyen, le moyen infaillible. Il prend des poignées de sable rouge et en remplit les oreilles du pauvre animal; puis il saisit une oreille dans chaque main et secoue la tête de toutes ses forces. L'infaillibilité du moyen est démontrée, car nous repartons d'un trait.

Un peu plus loin on s'arrête encore, notre attelage n'en pouvant plus; nous sommes à 16 kilomètres de la ferme où nous aurions dû être arrivés depuis plusieurs heures. On envoie un homme monté sur une des mules à la recherche de bêtes reposées. Il fait nuit noire; les heures se passent; rien n'arrive.

On allume un feu de broussailles; les uns se couchent devant; les autres s'étendent dans le wagon pour dormir.

Le jour paraît et nous ne sommes pas plus avancés; force est donc de nous décider à atteler les mêmes mules.

Au bout de deux grandes heures, nous apercevons un kraal ou parc à bestiaux, et après avoir fait le tour d'un petit lac d'eau salée qu'on appelle « The Salt Pan », nous entrons à Thomas' Farm.

III

Arrivée à Du Toit's Pan. — Première nuit. — Aspect du camp. — Visite au kopje. — Les claims. — M. Vanrenen. — Association pour un claim. — New Rush et son kopje. — Prix des claims. — Accidents. — Ce que coûte un seau d'eau.

Après un modeste repas à Jacob's Daal, qui se trouve à peu de distance de Thomas' Farm, nous continuons notre chemin et nous arrivons au bord de la dernière rivière que nous ayons à traverser avant de terminer notre voyage.

Il s'en est fallu de peu que ce voyage ne finît au fond de la rivière. Le passage se fait à gué; le lit est très-profond, formé d'un amas de roches; on y descend par un chemin rapide. Les mules de devant s'étaient jetées de côté; nous fûmes sauvés par la présence d'esprit du conducteur qui les détourna brusquement.

Enfin nous faisons notre entrée à Du Toit's Pan vers neuf heures du soir. Le camp est plongé dans les plus profondes ténèbres; on entrevoit seulement de rares lumières à travers les tentes.

Au bureau des voitures, nous trouvons le capitaine Vanrenen : mon mari refait plus amplement connaissance avec lui; mais la conversation dure trop longtemps; nous ne trouvons pas à nous loger à l'hôtel. Nous revenons au bureau de M. Vanrenen; il nous exprime son regret de ne pouvoir nous offrir sa tente, occupée par un ami malade. Nous avons pour perspective de coucher encore dans le wagon. On nous conseille de retourner à l'hôtel.

Là, M. Martin, le « patron » de l'hôtel, finit par se rappeler que son « manager ou régisseur » est absent et la chambre dudit « manager » vide. Cette chambre est un hangar séparé d'une cantine par une cloison en coutil. Il s'y trouve deux lits, ou plutôt un lit et une paillasse jetée par terre. On aurait cependant réussi à y dormir sans le bruit et les conversations de la cantine, pleine de gens complétement ivres. Vers une heure du matin on les congédie, et nous allons enfin nous livrer au bienheureux sommeil, quand un affreux tapage se fait entendre; c'est le propriétaire de la chambre qui réclame son lit avec une juste insistance et menace d'enfoncer la porte. La

femme qui tient la cantine a toutes les peines du monde à l'apaiser.

A sept heures nous sommes sur pied : nous avons rendez-vous avec le capitaine Vanrenen pour aller voir son *claim* ou lot de terre à diamants.

Le camp ressemble à un immense champ de foire. Voici le Saint James's Hall, l'Alhambra, le Cremorne et le Old Cock Jim où il y a bal tous les soirs; on y voit un piano.

Nous allons ensuite visiter le kopje ou mine à diamants. C'est une légère élévation d'un mille (1600 mètres de tour. Tous les claims en font partie. Chacun de ces claims est un carré de trente pieds de côté; chaque propriétaire travaille sur son terrain avec ses nègres. Les uns en ont deux; d'autres en ont jusqu'à six. Ces nègres piochent ou vannent, tandis que les blancs trient sur leurs tables le gravier criblé qu'on y dépose.

Nous passons la soirée au bureau des wagons avec M. Vanrenen et M. Gardner, propriétaire de claims. Le premier nous raconte son histoire : il est retraité et souffre horriblement de rhumatismes qu'il a rapportés du Mozambique; cela ne l'empêche pas d'être énorme. Il est propriétaire de trois claims, dont deux

Un kraal (parc à bestiaux) dans le Veld. — Dessin de H. de Drée, d'après une photographie.

sont exploités par des individus auxquels il donne pour salaire le tiers des trouvailles. Il a trouvé peu de chose jusqu'ici, et je n'en suis guère étonnée : le tiers des autres est sans doute bien supérieur à ses deux tiers!

M. Gardner propose à mon mari de travailler à ces mêmes conditions sur un claim qui lui appartient. Nous acceptons; cela nous donnera toujours le temps de nous mettre au courant.

On nous conseille de visiter New Rush. Des centaines de petites voitures, attelées de deux chevaux et contenant quatre personnes, y compris le conducteur, y mènent en vingt minutes pour la somme de deux francs cinquante.

Le camp de New Rush est la répétition de celui de Du Toit's Pan; tout l'intérêt est dans son kopje, qui a une animation inouïe. Il est vraiment merveilleux de voir les nombreux fils de fer qui s'y enchevêtrent, allant et venant de mille façons; puis une nuée d'hommes de toutes couleurs, blancs, noirs, bruns, gris, jaunes, aussi actifs qu'un essaim d'abeilles.

Le nombre des diamants découverts ici est considérable, certaines personnes en trouvant jusqu'à vingt et vingt-cinq par jour; mais ils sont rarement gros, et plus rarement encore d'une belle qualité. Les claims n'en atteignent pas moins des prix énormes. Nous

venons de voir une personne qui a payé trois cents livres (7500 francs) pour le huitième d'un claim, et d'autres terrains ont atteint le chiffre de deux mille livres (50000 francs).

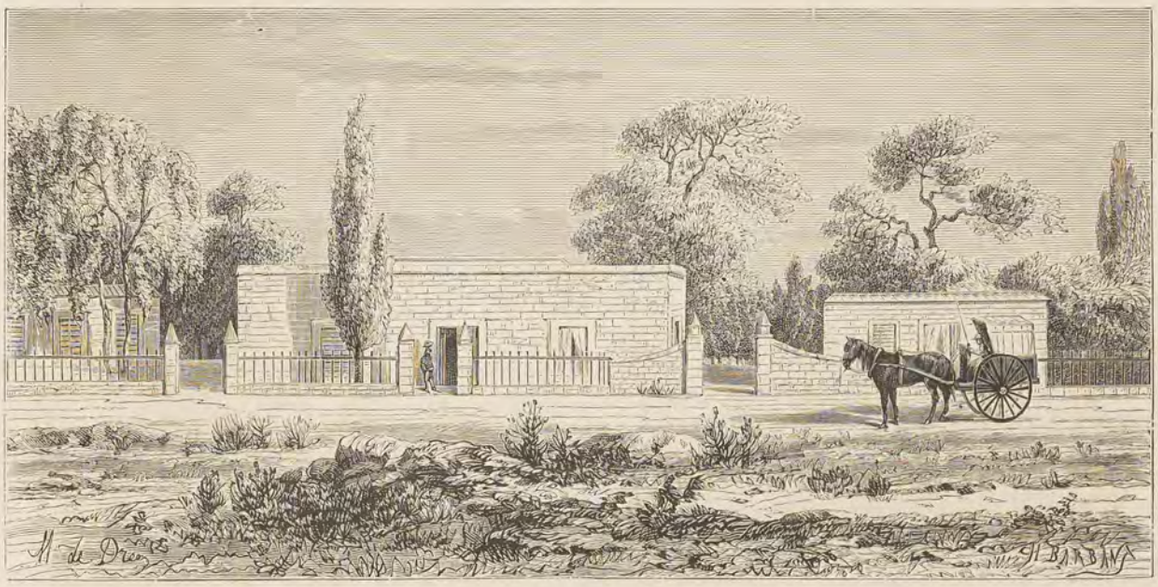
Le travail dans ce kopje exige un grand nombre de nègres. Il n'est pas grand; il a la forme d'un bassin qui serait divisé en sections séparées par de petits sentiers qu'on appelle ici des routes, et qui servent à la circulation des charrettes et des brouettes.

Tout le travail ne peut pas se faire sur le terrain, comme à Du Toit's Pan. Il faut monter le gravier dans des seaux en peau de bœuf, à l'aide de poulies et de roues, ce qui nécessite une plus grande somme de travail et beaucoup plus de serviteurs. Les poulies circulent sur des cordes, non en chanvre, — elles seraient trop vite usées, — mais en fil de fer.

On estime que les ustensiles de travail dans ce kopje ne valent pas moins d'un demi-million.

Les accidents sont fréquents. Peu de temps avant notre arrivée, cinq hommes sont tombés dans le fond d'un claim; l'un d'eux a été tué. D'autres fois survient un éboulement, une énorme pierre se détache, ou bien une charrette dégringole, tant les routes sont étroites. Les fouilles n'ont pas encore atteint plus de cinquante pieds de profondeur, et l'eau est très-rare. Un seau d'eau vaut de soixante centimes à un franc vingt-cinq centimes, selon sa qualité; c'est une fortune pour les propriétaires de puits.

On ne rencontre la nappe d'eau qu'à soixante-dix pieds; le creusement d'un puits est un travail considérable, surtout parce qu'on l'exécute par des moyens tout à fait primitifs. Toutefois ceux qui l'ont entrepris



Habitation d'un riche fermier dans le Transvaal (voy. p. 300). — Dessin de H. de Drée, d'après une photographie.

en ont été largement récompensés : ils vendent de l'eau pour une moyenne de cent vingt-cinq francs par jour.

La sécheresse rend le séjour de New Rush insupportable; on vit sur la poussière, on la respire, c'est affreux!

IV

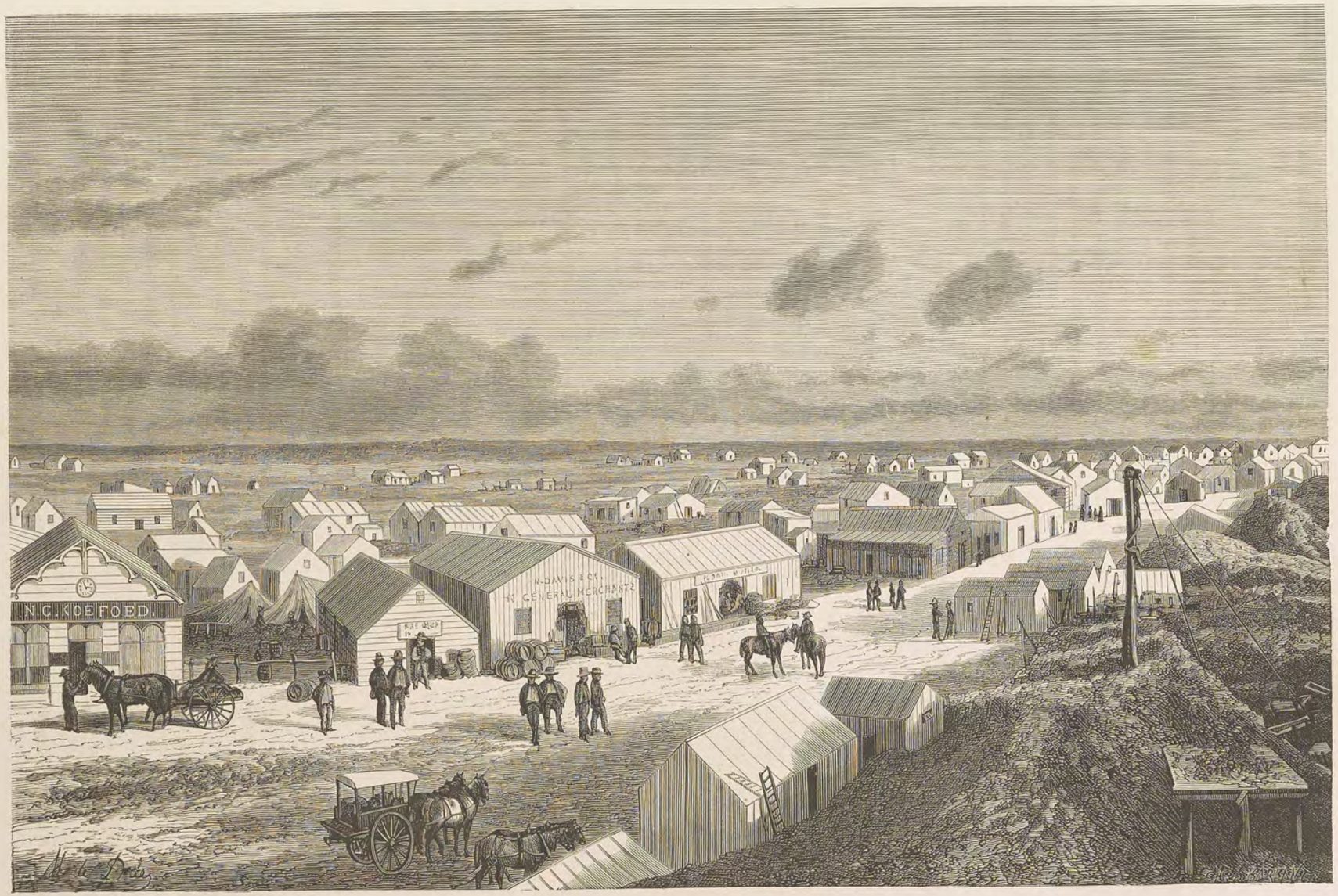
Retour à Du Toit's Pan. — Difficultés de la vie matérielle. — Climat. — Travail au claim de M. Gardner. — Costumes des nègres. Mode de travail. — Un ménage anglais. — Saltimbanques possesseurs de plusieurs claims. — Vol d'un diamant. — Travail dans un nouveau claim. — Un théâtre. — Achat d'un claim. — Diamant de 144 carats. — Fermiers du Transvaal. — Anciennes familles françaises. — Danse de nègres. — Tempête.

Nous rentrons au « Masonic » : c'est le nom de l'hôtel de M. Martin. On porte nos bagages dans une maison faite de toile à voile et plantée au milieu de la cour; notre parquet est de gravier : ce n'est pas bien chaud; or nous sommes à la fin de juin, c'est-à-dire au commencement de l'hiver, les saisons de l'hémisphère austral étant inverses aux nôtres.

Ici, du jour à la nuit, on passe d'une température très-élevée à une température très-basse, et ordinairement en moins de trois heures. Il ne s'agit pas d'une transition de la chaleur à la fraîcheur, ce qui serait agréable, mais d'une extrême ardeur à un froid de glace. C'est là une cause de nombreuses et graves maladies pour tous les mineurs qui, revenant du travail en transpiration, se livrent avec bonheur au contact de la première brise.

Installés dans notre tente, nous avons toutes les peines du monde à nous procurer de l'eau; la provision de l'hôtel consiste en une barrique où chacun vient puiser, et elle est souvent à sec.

Heureusement on peut s'habituer à tout. La nourriture est positivement repoussante, tant à cause de la façon dont elle est préparée que par l'excessive malpropreté qui règne partout. Le café et le thé sont à peine potables; le pain n'est pas cuit; le lait et le beurre sont inconnus.



Camp de Du Toit's Pan. — Dessin de H. de Drée, d'après une photographie.

Le déjeuner se compose invariablement de côtelettes qui, vraiment, ne sont ni frites, ni grillées, ni bouillies, ni rôties. Elles sont toujours accompagnées de saucisses de bœuf, dont la chair à peine hachée ne peut se digérer : il faut donc s'en tenir aux côtelettes coûte que coûte. Pour sucre on a une espèce de cassonade, qui ressemble à de la terre pleine de mouches, de brins de paille et de miettes de pain.

Après avoir cherché à acheter une maison, nous finissons par accepter l'offre de M. Martin qui nous propose la maison de toile dans laquelle nous avons déjà couché pour la somme de cinq cent vingt-cinq francs. Il paraît, au dire de tout le monde, que ce n'est pas cher. Il nous cède de plus la doublure du toit et les planches qui nous serviront d'étagères, ainsi qu'une natte de fibres de coco qu'on étend sur le sol.

Il n'est pas facile de dormir; les coqs commencent à chanter à neuf heures du soir; les ânes braient et viennent se frotter contre la toile ; les chevaux hennissent dans l'écurie à deux pas de nous, et les ivrognes chantent et dansent dans l'Alhambra Hall auquel est adossée la tente. A l'ennui de ce brouhaha, qui dure jusqu'au matin, s'ajoute la souffrance du froid. Quel sommeil serait possible?

On ne saurait imaginer une population composée d'éléments plus divers que celle au milieu de laquelle nous sommes appelés à vivre. Si l'on pouvait connaître par suite de quelles circonstances la plupart des gens sont venus ici, combien n'y trouverait-on pas de sujets de romans et de drames!

Le brave capitaine Vanrenen nous raconte qu'il faisait partie de l'escouade chargée d'accompagner le docteur Livingstone à Zanzibar. Il avait l'ordre de l'attendre jusqu'à son retour, et de le conduire plus tard à un autre endroit. Pendant ce temps, il croisa dans le canal de Mozambique, lequel est extrêmement malsain; atteint d'une goutte sciatique, il fut obligé de débarquer. Depuis ce temps, il est boiteux.

Ce matin, nous commençons l'exploitation du claim de M. Gardner dans les conditions convenues. Il fournit le terrain, les outils, les nègres et leur nourriture, et, nous, nous fournissons notre temps.

Nos deux jeunes nègres sont élémentairement vêtus. William a une chemise, et John un pantalon; William a pour coiffure un chapeau de feutre défoncé, et John un fond de corbeille qu'il a orné d'un petit carré de fourrure attaché avec une ficelle en guise de pompon; au milieu de ce carré, il a piqué un bouton de chemise avec une épingle. Voilà toute leur garde-robe. L'un d'eux a un couteau qu'il porte à son cou, et l'autre une pipe; leurs boucles d'oreilles surtout leur donnent une aspect tout particulier. John a un bout de roseau de plusieurs centimètres passé dans chaque oreille, et William deux bouts d'un ruban de fil qui fut jadis blanc. Aussi ces jeunes hommes ont-ils les oreilles dans un état horripilant; ils s'y sont fait des trous énormes ; on dirait qu'elles ont été brulées.

Le travail des claims consiste à faire piocher la terre, à la faire battre, et à la monter dans des seaux de zinc au moyen d'une poulie et d'une corde en cuir de vache. On la dépose sur un endroit préparé pour la recevoir, et, quand on en a un tas suffisant, on la passe dans deux cribles, un gros et un fin; puis on l'apporte dans le crible fin sur la table. C'est là que se fait le triage. A ce moment, ce n'est plus qu'un amas de gravier, tout le sable ayant été criblé.

L'opération du triage se fait au moyen d'un morceau de zinc ou de fer-blanc taillé en un rectangle d'environ trente centimètres sur dix. On amène à soi, avec cet outil, une certaine quantité de gravier en l'éparpillant sur la table; un simple coup d'œil suffit pour découvrir s'il s'y trouve un diamant ou non.

En dehors du travail, la vie est singulièrement monotone : les distractions sont rares. Aujourd'hui pour la première fois j'ai l'occasion de faire la connaissance d'un ménage convenable : c'est une bonne fortune. M. et Mme F. sont deux Anglais bien élevés et très-aimables. Jusqu'ici je n'avais eu pour société que des négresses et Mme Martin, la maîtresse d'hôtel, une Anglaise à cheveux rouges, malpropre à faire peur! Elle et son mari sont presque toujours ivres et souvent aux prises; c'est un perpétuel combat, et les coups portent.

Nous faisons transporter notre maison à sa destination, près de celle du capitaine.

Pendant notre dernier repas dans l'hôtel de M. Martin, nous avions en face de nous deux saltimbanques qui ont gagné de grosses sommes d'argent. Ils possèdent, nous affirme-t on, plusieurs claims qui ont tous été fort productifs. Aussi faut-il voir l'empanachement de ces deux acrobates! La femme disparaît sous les plumes et les rubans, et ses gros doigts sont tous emprisonnés dans quelques douzaines de bagues plus riches les unes que les autres. Quant au mari, il a piqué au devant de sa chemise, en guise d'épingle, un diamant plus large qu'une pièce de cinquante centimes. Dès sept heures du matin il en est paré. J'ai tort sans doute, mais il me semble que le diamant perd de sa valeur quand il est porté par des êtres aussi grotesques.

Nous voilà installés ou à peu près. Il est difficile de se procurer les objets les plus nécessaires ; ceux qu'on trouve à acheter sont hors de prix.

Il est convenu que M. Vanrenen et un de ses amis prendront leur nourriture avec nous et payeront leur part de la dépense.

M. Vanrenen nous présente un monsieur qui est architecte au Cap : ce monsieur nous raconte que, dans ledit hôtel Martin, un certain capitaine N... lui a volé un diamant de dix carats; il le fait poursuivre.

Nous avions déjà entendu parler de cette affaire, et l'opinion générale est que le sieur N... sera acquitté, le diamant ne pouvant se reconnaître à rien de particulier : ce « voleur présumé » est officier dans un régiment de carabiniers et appartient à une famille aristocratique.

Nous acceptons l'offre que nous fait un Irlandais de travailler à un claim qui lui appartient et où il emploie trois nègres : les conditions sont que nous paierons pour un des nègres quinze shillings par semaine, et que j'irai faire le triage.

Ces nègres sont vraiment curieux à étudier. Toujours vêtus de lambeaux, ils sont généralement maigres et chétifs; cependant on en rencontre quelquefois de grands et de bien faits. Ils ont constamment l'air de grelotter. Leur nourriture se compose de bouillie faite avec de la farine de maïs ; ils en reçoivent un litre pour deux à chaque repas, et une kop ou tête de mouton ou de chèvre tous les soirs pour trois. Le maître fournit toujours la tente où ils couchent, ainsi que la marmite à faire bouillir la viande.

Leur installation est d'une extrême simplicité : ils creusent un trou rond, placent leur feu dans le centre et se groupent tout autour, aussi près que possible de ce foyer primitif, si bien qu'on en voit dont les jambes sont couvertes de brûlures. Pour dormir, ils se dépouillent de leurs haillons, et s'enveloppent dans leur couverture ou dans des peaux de mouton.

Pour complaire au capitaine Vanrenen, nous sommes allés passer une soirée à Saint James's Hall. On y

Grave par Erhard — Yves & Barret, Sc.

jouait *Victorine ou la Fille de l'avare*. Il y faisait très-froid. Un tapage dont on ne saurait donner aucune idée précéda le lever du rideau. Parmi les acteurs un nom était connu, celui de Harry Lemon, fils de Marck Lemon, ancien éditeur du *Punch* à Londres : somme toute, jeu médiocre et mortel ennui. Nous en sortons gelés et brisés. En guise de fauteuils, le Saint James's Hall n'a que des planches posées sur des pieux. Ce serait un spectacle de foire en France.

Décidément M. Martin nous vendra tout ce qu'il possède. Après une maison, voilà qu'il nous offre un claim, plus le quart d'un autre attenant à celui-ci. Sur ce dernier quart, il y a un puits. Après l'avoir visité, mon mari et le capitaine Vanrenen l'ont acheté moyennant mille francs payés comptant. Nous l'exploiterons aussitôt que nous aurons trouvé deux nègres.

On a fait récemment de belles trouvailles dans notre voisinage : entre autres le fameux diamant de cent quarante-quatre carats de ce M. Brandt avec lequel nous avons voyagé. Espérons qu'il s'en trouvera bien aussi quelques-uns pour nous !

Nous venons d'engager deux nègres, et il nous a été possible de commencer à travailler dans notre claim.

M. et Mme F... nous ont rendu visite et nous ont donné sur les habitants de la République de Transvaal

des renseignements qu'ils tiennent du président de cette République.

Le pays est fort peu peuplé. Les églises sont rares; les fermiers n'y vont qu'une fois l'an. Ils y mènent leurs femmes et leurs enfants dès que ceux-ci ont passé l'âge de seize ans, âge auquel on fait partie de ce qu'ils appellent la Congrégation. Pour certains d'entre eux la route est longue à parcourir. C'est dans un wagon traîné par seize bœufs qu'on chemine vers le plus prochain endroit où se tient le Nademaal.

Le Nademaal consiste en une série de services religieux qui durent une semaine. Après quoi chacun reprend le chemin de sa ferme, muni de toutes les provisions spirituelles et matérielles qu'il a pu se procurer. On ne retourne à l'église que l'année suivante. Les fermiers portent, dans cette occasion solennelle, des souliers, une redingote et un habit dont ils ne se servent plus en dehors de cette solennité. L'année entière ils sont vêtus d'habits de peau de bœuf confectionnés par eux. Ils ont un moyen de préparer ces peaux qui les rend aussi souples qu'une grosse étoffe. Dans les plus pauvres familles, la jeune fille qui va se marier emprunte la robe de fête de sa voisine.

Ces fermiers sont pour la plupart les descendants d'anciennes familles nobles hollandaises ou françaises. A la suite de la révocation de l'édit de Nantes, beaucoup de nobles français vinrent s'installer au Cap de Bonne-Espérance : on entend tous les jours prononcer les noms de du Plessis, de Prie, de Roubaix, de de Villiers et autres; mais le plus souvent ces noms sont tellement défigurés par la prononciation des Boers qu'il faut les voir écrits pour les reconnaître.

C'est au Nademaal que les ministres de l'Eglise hollandaise réformée marient et baptisent les enfants nés dans l'année.

Ce matin nous avons été attirés hors de notre tente par un bruit de chants sauvages. Une bande de nègres Zoulous, armés, qui d'un bâton, qui d'une corne de bœuf, gesticulaient et gambadaient en mesure, et poussaient des cris rauques ou chantaient d'une façon gutturale une chanson d'un effet étrange. Ils sautaient et dansaient, en se rangeant sur deux files. Quoique grotesques, leurs mouvements n'étaient point dépourvus d'une certaine grâce. Un des chefs de la bande avait au moins six pieds; il était coiffé d'une couronne en plumes blanches de coq. Un fait à noter est que, dans la colonie du Cap, il est défendu aux nègres de danser le dimanche.

Un orage violent vient nous donner une idée peu avantageuse de la douceur du climat de l'Afrique centrale. C'est un ouragan de vent et de sable. Le vent emporte tout, le sable couvre tout d'une teinte rouge qui change complétement la couleur même de nos nègres. Nos maisons de toile semblent à chaque instant sur le point d'être enlevées; fouettées par l'ouragan, elles font un bruit semblable à celui de la tempête dans les voiles déployées de plusieurs navires à l'ancre. Mon mari et ses nègres, au retour du travail, sont tous de la même couleur. En somme, sauf quelques objets cassés, nous n'avons pas de malheur à déplorer. Tout est pour le mieux.

V

Premier diamant. — Un chou. — Précautions pour la saison des pluies. — Nègres voleurs. — Mésaventure de Collins. — Notre 15 août. — Malakop retrouvé. — Inconvénients de la poussière. — L'eau-de-vie du Cap. — Enterrements.

Après l'orage, nous avons travaillé dans le claim que nous possédons de compte à demi avec M. Vanrenen. A peine ai-je commencé le triage qu'à ma grande joie j'attire à moi un diamant que nous faisons peser et dont le poids est bel et bien de trois carats un quart : beau début dont j'ai tout le mérite, et aussi tout le bénéfice, grâce à M. Vanrenen qui m'offre gracieusement sa part. Il en est, du reste, bien récompensé, car dans la même journée il en trouve deux autres.

En Europe, vous pouvez difficilement vous rendre compte de l'importance que peut obtenir le vulgaire légume appelé chou. On en mange souvent, et ordinairement les bestiaux s'en nourrissent; mais dans le sud de l'Afrique, dans la partie du Griqualand que nous occupons, un chou, même un mauvais chou, devient un événement; bien des bassesses sont possibles de la part de celui qui veut un chou. Nous avons cependant la chance, sans être réduits à de pareilles extrémités, d'en posséder un, et nous le devons à la gracieuseté de M. Vanrenen, de Courland's Kloof, qui en a envoyé plusieurs à son frère. C'est une grande rareté dans ce pays qui ne produit que quelques arbres presque sans feuilles, et des buissons à épines qui poussent partout dans le Veld. Ces arbres, de la famille des mimosas, portent des épines d'une longueur de quatre pouces, et quelquefois plus. C'est la nourriture des animaux du pays : il est facile de s'expliquer l'extrême maigreur des pauvres bêtes.

En prévision de la saison des pluies, nous convenons de faire un petit camp à part entouré de fossés pour l'écoulement des eaux. Chaque maison aura elle-même son fossé plus petit. Tout cela est bien laid, mais il faut se conformer aux règles de l'expérience; sans ces précautions on courrait le risque d'être noyé.

En travaillant, on est obligé d'avoir toujours les yeux fixés sur les nègres, sans quoi l'on serait constamment volé. Quand ils ont trouvé un diamant et réussi à le dissimuler, ils vont aussitôt le vendre : nous en fîmes une fois l'expérience.

Un jour, au triage, je remarquai qu'un de nos nègres avait cessé subitement de travailler, et regardait quelque chose qu'il tenait entre le pouce et l'index; il le montrait à son camarade, non sans jeter des regards de défiance de mon côté. Un instant après il se remit au travail après avoir caché l'objet sous ses vêtements.

J'en parlai à mon mari en lui recommandant de faire fouiller ce nègre, ce qui parut lui répugner.

Mine de Du Toit's Pan. — Dessin de H. de Drée, d'après une photographie.

Toutefois on fit la recherche pour m'être agréable, mais avec si peu de soin qu'on ne trouva rien. Mon mari se crut même obligé, le lendemain matin, de témoigner ses regrets à ses hommes en leur offrant du tabac.

J'étais peu satisfaite, bien convaincue que nous avions été volés. Cela ne m'empêcha pas cependant de bien rire en voyant Malakop refaire sa toilette ! Tout son costume se composait d'une chemise ayant tant de trous qu'il ne savait plus lequel choisir pour y passer la tête.

Deux jours après avoir reçu leurs gages de la semaine, nos deux Cafres jugèrent prudent de s'échapper pendant la nuit. Mes doutes furent alors changés en certitude.

Pour remplacer ces honorables serviteurs, nous en demandons deux au capitaine Vanrenen : Madagascar et Avril. Ce dernier est un dandy parmi ses pareils; sa laine est entremêlée de gros fils de laiton à titre d'ornements, et j'ai compté trente-deux bagues à ses doigts ; il en a jusqu'aux pouces, ses bracelets remontent jusqu'aux coudes. Je n'ai pas encore pu m'expliquer comment il peut travailler avec tous ces anneaux.

Aujourd'hui, comme nous venions de nous mettre à table, arrive un Afrikander (un Boer) qui travaille à un claim pour M. Vanrenen. Il est très-surexcité. Voici ce qu'il nous raconte :

M. Vanrenen l'avait chargé de lui chercher deux nègres. N'en trouvant point, il était allé jusqu'à Old Beer's, camp situé entre le nôtre et New Rush. Il en avait rencontré deux sur la route. Il venait à peine de les engager que deux policemen à cheval surviennent, disant qu'ils sont à la recherche de deux nègres accusés d'avoir volé des diamants, et, séance tenante, sur la route, ils mettent les menottes aux deux nouveaux engagés : ce que voyant, maître Collins, c'est le nom de notre Afrikander, perd la tête et se met à fuir à toutes jambes. Cette fuite donne l'éveil aux policemen, qui se précipitent à sa poursuite, l'atteignent et lui mettent aussi les menottes malgré toutes ses protestations. C'est ainsi que le pauvre diable fait son entrée dans le camp et qu'il est conduit en prison en compagnie des deux nègres. Soupçonné d'avoir acheté des diamants volés, il est fouillé; mais on ne trouve rien sur lui, tandis que les deux noirs n'ont pas les poches vierges du bien d'autrui. Heureusement pour Collins, il survient quelqu'un qui se porte garant de son honnêteté et il est relâché. Il prétend intenter un procès à la police et se faire donner un dédommagement.

Nous sommes au 15 août ; grande fête en France! Ici nous célébrons sans bruit une petite fête de famille : c'est l'anniversaire de notre mariage; et, par bonne fortune, nous recevons les bagages et les caisses dont nous avons été obligés de nous séparer lors de notre départ. Nous nous en réjouissons; nous allons pouvoir compléter notre installation et lui donner un peu de confortable.

Les tempêtes de sable se succèdent continuellement. Nous voici de nouveau assaillis ; cette fois c'est comme si l'enfer était déchaîné ! Le vent fait rage ; la poussière rouge qui vient du désert de Kalahari, situé au nord-ouest, nous arrive en telle quantité, qu'en une demi-heure il s'en amasse plusieurs pouces de hauteur au bas de la tente. Les habitations, quelle qu'en soit la nature, sont arrachées ou s'écroulent ; celles de toile s'envolent comme des feuilles de papier, les autres sont disloquées et jetées à terre. Nous voyons un hôtel en fer mis en morceaux comme un château de cartes. Je ne crois pas qu'il y ait rien sur terre qui soit comparable à ces ouragans. Heureusement ils sont de courte durée, sans quoi il ne resterait rien sur le sol.

En allant travailler au claim, quel est mon étonnement d'y retrouver notre nègre félon, Malakop : à ma vue il cherche à se dissimuler derrière deux nègres plus grands que lui. Je fais signe à mon mari qui ne fait qu'un bond jusqu'à lui et le saisit, tandis que les autres nègres s'enfuient à toutes jambes. Nous voilà conduisant notre Cafre au violon et cherchant un policeman à qui le confier. Il s'en rencontre un, attablé dans un cabaret, qui lui mit aussitôt les menottes. Le nègre a l'air tout hébété ; il a dû boire depuis plusieurs jours jusqu'à la dernière ivresse. Il prétend qu'il a été malade, qu'il n'a pas volé de diamants, et se refuse à dire ce qu'est devenu son camarade.

Enfin le voilà renfermé ; demain il sera interrogé.

Nous recevons deux lettres d'Europe, les premières depuis notre départ. Inutile de dire la joie que nous ressentons en les lisant !

Malakop vient d'être condamné à trois jours de travaux forcés; cette peine, assez fréquemment appliquée, consiste à nettoyer le camp. Les condamnés sont divisés en petites bandes, sous la conduite d'un policeman armé d'un mousquet chargé. Et, chose miraculeuse! plus on nettoie le camp, plus il est jonché de chiffons, de lambeaux, de hardes, de débris de bottes et de souliers, de vieux chapeaux, de vaisselle cassée et d'ossements. Ceux qui tuent un animal en jettent les intestins près de leur porte ; les nègres les prennent, ou les chiens s'en emparent, et les dispersent en les dévorant.

L'eau devient un peu moins rare, depuis que les claims ont atteint la profondeur de trente pieds; aussi les propriétaires de puits voient-ils leurs bénéfices diminuer de jour en jour. Notre puits nous fournit abondamment de l'eau assez potable.

Condamnés à souffrir du vent et de la poussière pendant tout notre séjour nous cherchons à nous défendre par une succession d'abris disposés de différentes façons. Les maux d'yeux et les maux de gorge sont fréquents. Un fort grand nombre de personnes ont aux mains des plaies d'une guérison très-difficile. C'est le soleil, entendons-nous dire, qui brûle le sang! Ne serait-ce pas plutôt l'usage immodéré de l'eau-de-vie? Une simple piqûre ou égratignure s'envenime de suite; une ampoule devient une plaie comme si l'on s'était brûlé fortement avec

de l'eau bouillante, et cette plaie met des semaines à se guérir pour reparaître à un autre endroit. Ici le dieu à la mode est le Cape brandy (eau-de-vie du Cap). L'usage en est recommandé, de sang-froid et de bonne foi, à tout propos et hors de propos. Des gens sérieux vont jusqu'à me reprocher de ne pas pousser mon mari à boire!

Nous venons de voir passer deux enterrements.

Le premier cercueil était simplement déposé dans une petite voiture attelée de deux ânes. Le second, qui contenait probablement les dépouilles d'un fermier, reposait dans un wagon traîné par seize bœufs noirs, et était suivi par une foule d'hommes vêtus de deuil.

Cette pompe funèbre, quoique primitive, ne laissait pas que d'être imposante; elle m'a émue. L'idée d'avoir peut-être le Veld pour dernière demeure m'a désagréablement impressionnée.

On nous a dit que la plaine est couverte de fleurs; nous avons voulu nous en assurer et nous nous sommes dirigés du côté de New Rush. En effet, à quelque distance, nous avons trouvé le sol couvert d'une quantité de fleurs d'un jaune pâle qui rappellent les primevères d'Europe. Leur tige est très-longue, et leur feuillage ressemble à de l'herbe qui serait très dure.

Il est rare que les gens qui cherchent la fortune au loin ne soient pas un peu superstitieux; certains objets portent bonheur, dit-on; si on les ramasse, il n'y a pas de mal évidemment, et puis, après tout, qui peut prouver qu'on a tort? Nous trouvâmes un fer de cheval sur notre chemin, et nous le ramassâmes pour le clouer au-dessus de notre porte.

VI

Tempête. — Noms des différents camps. — Les frayeurs du fermier Du Toit. — Billets à ordre.

Verrons-nous toujours aller crescendo ces orages qui nous assaillent depuis notre arrivée? C'est à craindre quand on compare les orages précédents à celui qui vient de fondre sur nous. Tout ce que nous avons ressenti jusqu'ici n'est en comparaison qu'un jeu d'enfant : nous venons de subir une effroyable tempête avec pluie diluvienne. Et quel tonnerre! Toutes les décharges de l'artillerie d'une grande bataille ne donneraient qu'une faible idée du fracas qui vient de nous assourdir. Un coup entre autres, ou plutôt une série non interrompue de coups, n'a pas duré moins de trois minutes : tout cela accompagné d'éclairs se succédant avec une telle rapidité que l'on y voyait à certains moments comme en plein jour. C'était, le lendemain, le sujet des conversations de tout le monde.

Le tonnerre a cessé, mais les éclairs ont continué. L'atmosphère était à tel point chargée d'électricité qu'en passant un peigne dans ses cheveux, on en faisait jaillir des gerbes d'étincelles; on eût dit un feu d'artifice; chaque cheveu paraissait flamber à son extrémité.

Ce combat de tous les éléments sur notre pauvre petite planète s'est terminé par une autre tempête, rentrant dans le cadre de celles dont j'ai parlé plus d'une fois : une tempête faite de tourbillons de vent et de sable.

Il n'y a pas de roses sans épines, dit-on. Ce proverbe est vrai partout, mais peut-être ici plus qu'ailleurs. Si le sol produit des diamants, le climat les rend bien difficiles à recueillir.

Pour la première fois nous sommes allés au camp de Bultfontein, notre voisin, de l'autre côté de la route. Comme c'est par comparaison que nous apprécions les choses, je dirai qu'à Bultfontein la végétation est luxuriante : j'y compte deux arbres et demi; l'un d'eux ombrage la chapelle catholique.

Le kopje de Bultfontein est tout petit, les diamants y sont rares, mais la qualité tient lieu ici de la quantité; ils se vendent à un prix beaucoup plus élevé que ceux des autres kopje. Leur inconvénient est d'être petits; on n'en a jamais trouvé, m'a-t-on dit, de plus de dix carats. Le camp a conservé le nom de la ferme sur laquelle il est situé, tandis que le nôtre, établi sur une ferme contiguë, a pris celui de Du Toit's Pan, à cause du petit lac qui s'y trouve et que les gens du pays appellent « Pan » en raison de sa forme qui est celle d'un pan ou bassin rond : littéralement, le mot *pan* signifie poêle.

J'ai parlé précédemment d'anciennes familles françaises émigrées lors de la révocation de l'édit de Nantes, qui vinrent s'établir au milieu des Hollandais dans ces pays déshérités. M. du Toit était le descendant d'un de ces émigrés et vivait ici fort tranquillement : non-seulement il pensait bien peu à la France, la patrie de ses ancêtres, mais très-probablement il ignorait complétement l'existence de notre grand et beau pays.

Un beau jour, un groupe d'individus, alléchés par les histoires de diamants trouvés, de fortunes que l'on ne pouvait manquer de faire du jour au lendemain, envahit la propriété de M. du Toit : celui-ci fut pris d'une telle panique que, la nuit venue, il attela ses bœufs à son wagon, y entassa tout ce qu'il put, literie, effets, argent, famille, et se mit en route, à moitié fou de chagrin, pleurant sa prospérité.

Il chercha si bien à dépister les soi-disant envahisseurs, qu'il prenait pour des ennemis implacables acharnés à le suivre jusqu'au bout du monde, que ses « persécuteurs » eurent toutes les peines du monde à savoir où il s'était réfugié.

Mais quelle ne fut pas la frayeur du brave fermier quand il vit arriver les mêmes hommes qui s'étaient mis à sa recherche et qui, ayant découvert sa retraite, venaient lui offrir d'acquérir sa ferme de Dorstfontein. Ces spéculateurs espéraient faire une grande fortune en revendant au détail tout le terrain qu'ils voulaient acheter en bloc.

Malheureusement ils avaient compté sans leur hôte : la frayeur du pauvre homme était telle, qu'il ne voulut

jamais consentir à se montrer, et les visiteurs s'en retournèrent déçus.

Cependant le désir de faire fortune les rendant tenaces, ils revinrent après quelque temps et cette fois ils furent assez heureux pour arriver à leur fin. Cet homme primitif ne pouvait pas laisser entrer dans sa tête l'idée que des gens qui l'avaient forcé d'abandonner sa maison, vinssent lui offrir sérieusement une somme qu'il considérait comme une fortune. Force lui fut de se rendre à l'évidence, et un acte de vente, préparé d'avance par les acquéreurs, fut signé : aux termes de cet acte, il cédait Dorstfontein moyennant la somme de cent vingt-cinq mille francs. Il ne fut parfaitement convaincu de son bonheur que lorsqu'il fut mis en possession de cette somme en or et qu'il en eût maniée toutes les pièces.

On prétend qu'aujourd'hui son plus grand bonheur est de compter et de recompter ces 125000 francs, qu'il laissera certainement intacts à ses héritiers.

Cet amour de l'or est commun à tous les Boers; ils amassent continuellement sans jamais rien dépenser.

On affirme que plusieurs d'entre eux sont extrêmement riches et possèdent les économies de plusieurs générations. Ils ne songent jamais à faire travailler cet argent; ils le gardent entassé dans des boîtes, dans des trous, partout où ils peuvent le croire en sûreté.

Tous leurs échanges se font contre de l'or. Les billets de banque ne sont reçus par eux qu'avec la

Ferme d'un Boer dans le Veld. — Dessin de H. de Drée, d'après une photographie.

plus grande méfiance. Il faut avouer que cette méfiance a été quelquefois bien justifiée. Beaucoup ont été ruinés, par exemple, il y a deux ans, lors de l'introduction des billets à ordre, auxquels ils ne comprenaient rien. Ordinairement ils apportaient leurs denrées à la ville, et les échangeaient avec les marchands soit contre de l'or, soit contre les objets dont ils avaient besoin. Tout allait bien, quand, un beau jour, les négociants leur proposèrent des marchandises sans argent comptant, sans autre exigence que leur signature ou une croix au bas d'un morceau de papier. Les fermiers ne comprenant pas l'importance de cet acte et, leur grande avidité aidant, ils s'estimaient très-heureux d'avoir des marchandises sans débourser d'argent. Ils achetèrent, et beaucoup, sans calculer; bref, quand les échéances arrivèrent à jour fixe, plusieurs furent dans l'impossibilité de payer leurs billets et, finalement, on les expropria.

Maintenant ils ont horreur de tout ce qui est papier, et c'est à peine si l'on peut, avec des billets de banque, se procurer les objets de première nécessité lorsqu'ils viennent au camp apporter leurs denrées.

Certains d'entre eux aiment mieux s'en retourner avec ce qu'ils ont apporté, souvent de fort loin, que de le céder contre du papier : il leur faut des espèces sonnantes et trébuchantes.

De Drée,
d'après les notes de madame P.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

Cafres Zoulous (Tribu des Ring-Kop.) (voy. p. 306). — Dessin de St de Drée, d'après une photographie

VOYAGE AUX MINES DE DIAMANTS DANS LE SUD DE L'AFRIQUE

(CAP DE BONNE-ESPÉRANCE),

PAR MADAME P....

1872-1877. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VI (suite)

Madagascar et son fusil. — L'évêque du Cap. — Le révérend M. Doxat. — Un traitement cafre. — Incendie du Veld. Un nègre enseveli dans un claim. — Un grenat. — Second éboulement. — Voyage des Cafres pour venir aux camps.

Dans ces pays exotiques, rien ne ressemble à ce que nous voyons dans notre Europe. Tout y est splendide ou horrible; tout est extrême, rien n'est moyen, modéré. J'ai parlé des orages qui chez nous feraient croire à la fin du monde; en même temps, je ne connais rien d'aussi magnifique que le firmament lorsqu'il fait beau, avec ses nuages brillant des couleurs les plus variées. Tous les tons de la palette d'un peintre ne suffiraient pas à donner une idée de cette richesse de coloration.

Aujourd'hui nous venons de jouir d'un spectacle vraiment extraordinaire : un arc-en-ciel d'une beauté merveilleuse, d'une netteté et d'un éclat incomparables; il était double et formait dans le ciel deux arcs concentriques. Mais ce qui est ici particulièrement remarquable, ce sont les couchers du soleil; je ne

1. Suite. — Voy. page 289.

saurais trouver aucune expression pour peindre nos émotions devant ces scènes majestueuses et véritablement féeriques.

Un fait à noter chez les nègres, ou du moins chez les Cafres qui habitent les mêmes latitudes que nous, est leur fanatisme pour les armes à feu. Dès qu'ils ont amassé quelques économies, ils demandent l'autorisation d'acheter un fusil. Beaucoup ne viennent travailler aux mines qu'avec cette intention; leur but atteint, ils s'empressent de retourner à leurs tribus.

Madagascar, un de nos nègres, a obtenu de mon mari la permission de se procurer cette arme si universellement convoitée; aussi ne se possédait-il pas de joie. Il est parti comme un fou, sans dîner, pour New-Rush, d'où il est revenu avec une rapidité incroyable; il avait eu le temps d'acheter un fusil, mais qui ne peut lui être encore livré, parce que sa permission n'a pas été visée par le magistrat.

Nous venons d'assister à un sermon prêché à l'occasion de la mort toute récente de l'évêque protestant du Cap. Tout le monde était fort ému, on pleurait. Mon mari a beaucoup admiré le sermon. Quant à moi, j'étais véritablement incommodée par la chaleur étouffante dont on avait à souffrir dans cette église en fer et qui a été cause de plusieurs accidents.

La religion protestante a tant de sectes, que ces sectes, si différentes soient-elles, doivent souvent entendre les offices dans une seule et même église. C'est le cas qui se présente ici. Le ministre de cette petite église, le révérend M. Doxat, est ritualiste, ce qui choque beaucoup d'âmes pieuses qui n'appartiennent pas à cette secte. Aussi cet honnête ministre est-il blâmé par les uns et par les autres malgré sa conduite charitable. Il donne gratuitement son temps et ses services à la congrégation des Champs et se dépouille du peu qu'il possède en faveur des pauvres et des malheureux de toute sorte.

Je viens de trouver mon deuxième diamant, pas bien gros : un carat trois quarts! Je fais la réflexion que jusqu'ici mon fameux fer à cheval ne nous a guère enrichis. J'admets bien que les diamants ne peuvent pas être aussi nombreux que les cailloux; mais il me semble que les chances ne sont pas assez également réparties et que les uns en trouvent trop, les autres trop peu; malheureusement je suis forcée de constater que j'appartiens à la deuxième catégorie; après tout, comme c'est une sorte de loterie, on est toujours soutenu par l'espoir d'être plus heureux le lendemain.

Un de nos Cafres, Tom, est malade; l'autre jour, il est allé à la cantine chercher de l'eau-de-vie pour son camarade, et, je ne sais à quel propos, quelqu'un, sans doute un ivrogne comme il y en a tant ici, lui a allongé sur la tempe droite un de ces épouvantables coups de poing à l'anglaise dont le résultat a été le gonflement démesuré de l'œil. Aujourd'hui il est presque guéri, grâce à une opération faite par deux Zoulous.

La rapidité avec laquelle l'amélioration se produisit mérite une courte description de l'opération Un de ces nègres a préparé avec de la boue une espèce de coupe représentant à peu près un nid d'oiseau; l'autre s'est muni d'une corne de bœuf qu'il a coupée assez près du bout; puis il a allumé du papier qu'il a mis dedans et a appliqué la corne renversée sur l'endroit malade. Bien entendu, le résultat a été de faire lever la peau. Alors l'opérateur a fait avec un morceau de verre à cassure bien nette trois incisions longues d'un pouce environ, par lesquelles tout le sang coagulé s'est échappé, ce qui a soulagé Tom presque instantanément.

Il est intéressant de voir des hommes privés des premiers éléments de la civilisation, de vrais sauvages, se tirer d'affaire avec autant d'adresse et d'intelligence.

La chaleur devient excessive, on étouffe véritablement; elle est telle qu'une partie du Veld a brûlé aujourd'hui. Ce soir, c'est comme un immense incendie; il faut qu'une bien grande étendue de la plaine soit en feu pour jeter de semblables reflets jusqu'ici.

Notre pauvre Tom n'a pas de chance pour la guérison de son œil, car une nouvelle tempête nous couvre de sable, ce qui doit beaucoup le faire souffrir. Ajoutons que le vent souffle du sud et que, par conséquent, il est glacial, le pays des diamants étant dans la zone australe. Ici tous les éléments se font la guerre, et malgré tout on va travailler au claim, d'où l'on revient méconnaissable, aveuglé, les yeux très-fatigués, en dépit des lunettes de crin et des voiles.

A quelques pas de notre claim, il y a eu un éboulement considérable; heureusement les hommes qui y travaillaient venaient de remonter, à l'exception d'un pauvre diable qui est resté enseveli et qui n'a pu être retiré que ce matin.

Le propriétaire du claim a fait transporter le corps à sa demeure, et l'on raconte qu'il y a trouvé des diamants dans les vêtements de ce malheureux.

Les Zoulous viennent encore de nous gratifier du spectacle de leur danse. C'est toujours amusant; on se croirait en plein carnaval; ils s'accoutrent d'une façon si comique qu'il est impossible de garder son sang-froid. L'un d'eux s'était noué des cravates de laine aux deux genoux et gesticulait avec une corne de bœuf à la main; son camarade, haut de plus de six pieds, était coiffé d'une couronne de plumes blanches; tout leur vêtement consistait en une chemise de flanelle rayée; un autre, qui possédait un pantalon, s'était fait un col en papier de couleur; tout le reste était aussi grotesque.

La danse finie, leur maître les a gratifiés de deux bouteilles d'eau-de-vie, rafraîchissement pour lequel ils ont une véritable tendresse; en cela d'ailleurs ils diffèrent peu des Européens qui nous entourent. La seule différence est qu'ils en boivent un peu moins, ayant moins d'argent.

Pour la première fois nous venons de trouver un grenat. Ici on appelle ces pierres grenats ou rubis indifféremment.

A la suite d'une nouvelle tempête, la pluie, accompagnée de gros grêlons, ayant détrempé la terre, il

vient de se produire un second éboulement. Un énorme bloc déjà fendu, entraîné par son propre poids, s'est écroulé sur six individus qui travaillaient dans un trou au pied de ce bloc. Pendant un certain temps, il n'a pas été possible de se rendre compte de ce qui était arrivé à ces hommes, car il a fallu attendre que la poussière fût dissipée. Quatre d'entre eux se retirèrent plus ou moins contusionnés; un cinquième remonta aussi sur le sol ferme, mais blessé. Malheureusement il en restait un enseveli vivant sous cette masse de sable, et ce n'est que le lendemain, après beaucoup de peine et avec l'aide de tous les voisins, qu'on a pu le retirer du trou.

Comme le précédent, le cadavre a été transporté chez son maître, et nous avons appris par un Irlandais, chargé de la surveillance, que l'on avait de même trouvé des diamants sur lui. Il est donc bien probable que les ouvriers font de meilleures affaires que les patrons.

Notre nègre Madagascar vient de nous quitter et nous l'avons remplacé par un autre. Autant le premier était affreux, autant ce dernier a les traits beaux et réguliers. Tous ces nègres, Bosutos, Zoulous et autres, diffèrent complétement de ceux qui habitent la côte occidentale.

Nous venons d'engager un autre nègre, dont le costume est des plus pittoresques. Il porte un gros collier de perles bleues autour du cou et dans sa chevelure laineuse flotte une belle plume d'autruche blanche; ainsi orné et drapé dans sa couverture de laine, il est majestueusement comique.

Il ne se porte pas bien; l'excès de fatigue et les privations en sont la cause. Tous ces gens font la route à pied et sont soixante jours en voyage. Comment vivent-ils? Dieu seul le sait; car ils partent sans provisions, sans argent, cela va sans dire; et les fermiers hollandais n'ont pas la réputation d'être généreux et hospitaliers! Aussi quand ils nous arrivent, ils sont à demi morts de faim et épuisés.

VII

Un de nos nègres mordu. — Les travaux de M. Esd... — Sauterelles. — Terrible chaleur. — Une *conversazione* à Saint-Jame's-Hall. — Départ de Tom. — Le gros diamant de Waldek's Plant. — Le déluge : une église dans l'eau. — Un incendie. — Arrivée du gouverneur. — Ruse du gouvernement. — Accident à Brack-River.

Un des nègres de M. E.... est revenu avec une plaie à la jambe, occasionnée par la morsure d'un gros chien. Il nous a raconté que, pour s'amuser, des blancs avaient excité contre lui le chien du boucher. Le capitaine a lavé le sang, après quoi j'ai bandé la plaie. Elle ne sera pas grave, cette morsure; cependant il ne pourra pas travailler de trois à quatre jours. Étrange divertissement pour des gens qui se disent civilisés! et, surtout, étrange manière de prouver leur prétendue supériorité à ces pauvres sauvages qui, eux, eussent été incapables d'une brutalité pareille. Après tout, c'est peut-être un des effets produits par l'usage excessif de l'eau-de-vie : la raison est troublée, et les instincts brutaux la dominent.

Nous avons craint un instant que le chien ne fût enragé, mais on nous rassure en nous affirmant qu'au Cap de Bonne-Espérance on n'a jamais pu citer un cas d'hydrophobie. Une autre particularité, sans aucun rapport avec la précédente, mais bien extraordinaire aussi, c'est que les insolations sont inconnues ici, malgré la chaleur excessive du climat

Coup sur coup nous venons de trouver trois diamants, malheureusement tout petits. Il est vrai que nous n'avons pas encore le droit de nous plaindre, car généralement il faut avoir atteint environ seize pieds de profondeur pour en trouver; nous n'en sommes pas encore là : nous pouvons donc espérer; néanmoins je trouve l'attente bien longue!

Nous prenons le soir le thé tandis que M. Esd.... va à l'église qu'il fréquente assidûment, ce qui ne l'empêche pas de bien peu pratiquer ce précepte que le travail est une prière : son claim est complétement négligé; il s'en rapporte entièrement à la bonne foi de ses nègres, surveillés par un chef qu'on dit capable de tout le mal possible pour un peu d'argent. Aussi rien d'étonnant si le produit du claim est absolument nul pour le propriétaire, tandis qu'il est peut-être fort productif pour les ouvriers et leur surveillant.

Un jour qu'il allait se promener, un de ses voisins vint le féliciter au sujet du beau diamant que ses noirs avaient trouvé le matin. Comme on ne lui avait rien remis, il interrogea ses ouvriers; alors le surveillant lui apporta un petit diamant fort ordinaire que, sans doute, il avait substitué à celui qui avait été trouvé. Nous renonçons à conseiller à ce brave homme de se méfier de ses gens; il s'emporte et prétend que ses Cafres sont bien trop honnêtes pour le voler! Il passe son temps dans sa tente à lire des romans. Et cependant, près de ceux qui ne le connaissent pas bien, il a la réputation d'un homme très-occupé. A le voir passer dans les rues, l'air affairé, en bras de chemise, les manches retroussées, on le prend généralement pour un grand travailleur.

Nous venons de régaler nos nègres. Depuis quelques jours une bande d'Indiens circule dans le camp en vendant des gâteaux et du ginger-beer. Ils trouvent cela excellent et sont joyeux comme de grands enfants qu'ils sont. Quant à moi, je déclare que c'est détestable.

Voici une seconde invasion de sauterelles; cette fois l'espèce en est différente; elles sont plus grosses et plus laides. Je me demande vraiment ce que les malheureuses peuvent venir faire dans ce pays. On conçoit qu'elles aillent dans les contrées où il y a des récoltes à dévorer; mais ici, dans cette plaine aride qu'on appelle le Veld, où il n'y a que des pierres, du sable et des buissons à épines, que peuvent-elles bien trouver pour se nourrir?

Nous sommes véritablement cuits; la chaleur est

horrible! 41 degrés à l'ombre et 71 au soleil; tout ce qu'on touche brûle. Tout le monde aspire à la tombée du jour; alors la température fraîchit sensiblement.

Cette chaleur devait nécessairement nous amener un orage; la pluie est arrivée avec une telle abondance que la terre est toute trempée. Un pareil temps est bien mauvais pour ceux qui ont des rhumatismes, et ceux qui n'en ont pas ont bien des chances d'en être atteints. Tous nos nègres sont malades à tour de rôle, parce qu'ils couchent sur cette terre mouillée. Notre maison est un petit hôpital, dont mon mari et moi sommes les infirmiers. C'est ennuyeux et surtout fatigant; nous n'avons personne pour nous aider.

Mon mari étant souffrant et forcé de rester à la maison, je suis allée travailler au claim toute seule, malgré la poussière qui était si désagréable que je fus tentée de tout abandonner. Cependant je repris courage, et bien m'en prit, car je revins à la maison avec un diamant de deux carats et demi.

Le révérend M. Doxat, le pasteur de l'église anglicane de Du Toit's Pan, avait imaginé un genre de distraction dont il voulait faire bénéficier ses pauvres. Accompagnée de M. Esd.... et de M. et de Mme St..., je me rendis à Saint-Jame's-Hall, où devait avoir lieu ce qu'on appelle une *conversazione*, bien improprement, il me semble, car nous n'avons entendu que de la musique, à l'exception d'un poëme de Tennyson lu par M. Doxat lui-même.

Cette musique avait été composée par des amateurs, et une bonne partie en fut interprétée par les filles de notre épicier. Je n'ai pas besoin d'ajouter que c'était absolument médiocre. Une dame a chanté « the village Blacksmith », écrit pour voix de basse. On peut facilement juger de l'effet produit sur les auditeurs; si elle n'a pas été sifflée, elle le doit à son bon vouloir, dont on lui a tenu compte, non moins qu'au but charitable de la réunion.

Somme toute, triste soirée, bien désillusionnante pour ce pauvre M. Doxat qui avait projeté d'en organiser une semblable tous les mois au bénéfice de ses ouailles nécessiteuses. Quelques jeunes gens, dans l'intention de jeter un peu de gaieté au milieu de la tristesse occasionnée par cet énorme fiasco, essayèrent vainement d'organiser une danse; ils se brisèrent contre la déclaration de « shoking » qui fut généralement prononcée.

Ainsi se termina la *conversazione* de Du Toit's Pan.

Les Zoulous engagés à notre service nous quittent et retournent dans leur pays. Nous regrettons surtout notre pauvre Tom, le meilleur serviteur que nous ayons eu et que nous aurons sans doute.

Ce brave garçon est d'une honnêteté à toute épreuve, et, pendant tout le temps qu'il est resté avec nous, jamais il ne nous a rien manqué. A l'opposé de ses compatriotes, il est sobre, et il a poussé la délicatesse jusqu'à refuser de nous recommander qui que ce fût de ses amis, prétendant qu'ils aiment trop l'eau-de-vie et qu'il ne peut par suite se porter garant de leur probité.

Ils sont partis ce matin à huit heures pour Natal, leur pays, et ils estiment qu'en marchant la nuit et se reposant pendant le jour ils arriveront dans trois semaines. Ils emportent des provisions, des fusils et une quantité de vieux habits.

Tom ne se soucie pas de porter son fusil si loin : aussi a-t-il fait prix (12 francs 50) avec un de ses compagnons qui le portera et le lui remettra à l'arrivée.

On montre, exposé chez un négociant, le fameux diamant trouvé à Waldek's Plant, avec un deuxième moins gros, mais encore très-respectable. Il en coûte deux francs cinquante par personne; le produit de ces entrées reviendra à l'hôpital.

Le gros diamant pèse deux cent quatre-vingt-huit carats; il a quelques défauts; sa couleur d'un jaune foncé est à peu près celle des plus gros de Du Toit's Pan. Son volume est environ celui d'un œuf de pigeon. Le deuxième, qui ne pèse que soixante carats, est d'une blancheur parfaite; il serait pur sans une tache noire qui se trouve au beau milieu et qui a la forme d'une mouche. Il a été immédiatement baptisé et s'appelle « le diamant à la mouche ». Il peut passer à juste titre pour une curiosité.

Nous venons d'avoir une répétition du déluge! Si la pluie avait duré un peu plus longtemps, certes tous les habitants de Du Toit's Pan auraient été noyés, à moins de se construire une nouvelle arche de Noé; il faut espérer qu'il se serait bien trouvé parmi nous une famille de justes.

Jamais nous n'avions vu rien de pareil, ni même rien imaginé qui pût en donner une idée. A un certain moment, par un temps calme, un coup de vent formidable se déchaîna, entraînant tout à sa suite; après quoi, tomba une pluie, — je n'ai pas d'autre mot, — une pluie accompagnée de grêle, mais si abondante qu'en quelques minutes le camp fut inondé. Nous nous étions calfeutrés; impossible de se rendre compte de ce qui se passait. Le bruit que faisait l'eau empêchait de s'entendre même en criant, comme lorsqu'on s'approche d'une cataracte. Cela dura une heure; après quoi, nous ouvrîmes nos maisons pour constater les dégâts. Sans les fossés qui entouraient nos tentes, nous aurions eu un pied d'eau dans l'intérieur; il n'y avait déjà plus un seul endroit où l'on pût poser son pied à sec.

Les chemins étaient devenus des lits de torrents; l'eau courait, envahissant tout.

Nous voyons arriver M. Esd..., qui revenait de l'église; mais dans quel état, grand Dieu! Il avait son pantalon retroussé jusqu'à mi-jambes et portait ses chaussures à ses mains.

Les scènes les plus émouvantes se passaient dans l'église; les femmes s'évanouissaient, criaient de frayeur en voyant l'eau entrer; on n'était pas loin de croire à la fin du monde! L'eau montant toujours, on s'était juché sur les bancs, et c'est dans cette situation que s'était achevé le service.

Le coup d'œil le plus pittoresque fut la sortie! Les

Nègres Bosutos (voy. p. 307). — Dessin de A. St. de Drée, d'après une photographie.

hommes, nu-pieds et nu-jambes, portaient leurs femmes ou leurs filles sur leur dos ou dans leurs bras, et le brave Révérend dut abandonner le sanctuaire en montant sur une table, qui lui servit de pont.

Pour nous aussi le désastre fut sensible, car nous fûmes obligés de nous passer de dîner. Tous nos vivres avaient été mouillés au point de ne pouvoir servir. Ce ne fut que le soir, l'eau s'étant retirée, que nous pûmes improviser un léger souper dont nos estomacs avaient grand besoin.

Dieu, quelle journée! Il doit y avoir eu de grandes pertes partout; nombre d'animaux ont dû être noyés dans les fermes; nous entendons dire que le désastre a été considérable à New-Rush; des magasins entiers ont été inondés, et par conséquent tout ce qu'ils contenaient perdu. C'est une ruine pour leurs propriétaires! Presque toute leur fortune était peut-être là; d'ailleurs, comment s'approvisionner de nouveau à cette distance de la métropole et même du Cap?

A part un peu de boue dans la grande rue, tout est redevenu sec ici; mais il s'exhale de cette boue une telle puanteur qu'on est suffoqué. Elle recouvre toutes les immondices que les eaux ont entraînées. Il faudra un bon nombre de corvées pour nettoyer le camp.

Allons-nous donc enfin être désensorcelés? Voilà notre premier gros diamant; il est de dix-huit carats, ce qui ne laisse pas d'être une jolie grosseur, mais de couleur jaune comme tous ceux qu'on trouve au Cap de Bonne-Espérance. Cependant nous sommes bien satisfaits et nous faisons des vœux pour en trouver d'autres pareils.

Spectacle horrible! Nous venons d'avoir un homme écrasé à côté de nous dans un claim. C'est un Allemand qui travaillait près d'un bloc de pierre suspendu au-dessus de lui. On lui faisait observer vainement le danger qu'il courait, quand tout à coup le bloc se détacha et notre homme fut enseveli. Il était écrasé quand on le retira, et il mourut dans la soirée. Ces accidents arrivent presque toujours par la faute de ceux qui en sont victimes. Tous les mineurs sont ici d'une imprudence extrême.

Un incendie vient de se déclarer sur la place du Marché et de détruire le grand magasin d'un nommé Salomon, ainsi que le bureau du journal. On parle de cent soixante-quinze mille francs de marchandises brûlées, entre autres une grande quantité de fusils destinés à être vendus aux Cafres, commerce très important, bien que ce soient des armes de rebut qu'on leur vend fort cher.

Le gouvernement, qui perçoit vingt-cinq francs par fusil, y gagne trop pour empêcher ce commerce, malgré le danger dont il peut menacer l'avenir. Il est notoire que les différents chefs de tribus n'envoient les Cafres travailler aux mines que pour les armer.

C'est aujourd'hui le 1er janvier 1873; et ce jour étant le grand jour des Hollandais, on n'entend que coups de fusil, pétards, boîtes d'artifice. Les nègres sont radieux; tout cela les amuse beaucoup; ils ne font que danser et chanter, et, pour peu que cela dure quinze jours, comme on nous l'a dit, le travail en souffrira beaucoup.

Nous venons de voir enfin le gouverneur anglais qu'on attendait; depuis longtemps on avait pavoisé une partie du camp. On attribue le retard du cortége au gouvernement de l'Etat libre d'Orange, qui s'était, dit-on, opposé à son passage à Hope-Town. Il faut que tout cela se soit assez vite arrangé, car M. et Mme Southey ont déjà pris possession de leur gouvernement de West Griqualand, qui leur donnera sans doute bien des satisfactions; d'abord celle de toucher soixante-quinze mille francs de traitement, ce qui vaut la peine de se déranger. Le groupe qui a été au-devant d'eux les a escortés jusqu'au tribunal, où Son Excellence a prononcé le discours d'usage; après quoi, il est remonté en voiture au bruit du canon. Tout était en joie, excepté un pauvre nègre tué raide par une des pièces de cette artillerie improvisée.

Voilà maintenant six mois que nous sommes ici, et, à part le diamant de dix-huit carats, nous n'en avons trouvé que quatorze, et encore tous petits! Eh bien, notre mauvaise chance veut qu'on vienne de nous en voler trois à la maison. Quel est le voleur? nous n'avons que des soupçons.

Un monsieur Marais, d'origine française, a été plus heureux que nous; il a trouvé un diamant de quatre-vingt-quinze carats, qu'il a, le jour même, vendu vingt mille francs.

Le bruit s'est répandu qu'on vient de découvrir un nouveau kopje; aussitôt tout le monde de s'empresser d'aller y retenir des places. Mais ce n'était là qu'une ruse éventée presque aussitôt.

Voici ce qui s'était passé : Les habitants de l'endroit avaient obtenu de faire enclore leur cimetière, mais la difficulté était de se procurer des pierres dont l'extraction occasionnerait une certaine dépense.

On envoya un policeman accompagné de quelques nègres avec des outils pour explorer le terrain. Au bout de quelques instants, sous une grosse pierre, ce policeman trouva deux diamants qu'il porta de suite au gouverneur.

Le bruit s'en répandit aussitôt. On espérait que les mineurs extrairaient assez de pierres avant de s'apercevoir qu'ils étaient joués; mais le stratagème fut presque aussitôt découvert, et la police en fut pour ses frais d'argent et de malhonnêteté.

Nous apprenons la nouvelle d'un accident arrivé à un wagon de l'Inland-Transport-Company, au passage de la rivière Brack.

Le wagon a chaviré au beau milieu du torrent, et c'est un miracle que les voyageurs en aient été quittes pour un bain forcé, une grande émotion et une nuit de bivouac au bord du torrent. Huit mules ont été noyées et les bagages perdus ou fort endommagés. Les habitants de la ferme la plus rapprochée ont refusé de porter secours, et force a été d'envoyer deux

exprès à un autre endroit éloigné pour chercher des bêtes et un véhicule de rechange.

On commence à se plaindre de notre gouverneur; il exige que l'on porte les détritus du kopje à cent vingt pieds du bord : c'est une très-grosse dépense; il faut doubler les fils de laiton, acheter des cordes et une roue. Pour nous, ce serait au moins mille francs de frais.

La mine rapporte peu, aussi le mécontentement est-il général; on tient force réunions pour décider l'envoi d'une pétition à Son Excellence. Qu'adviendra-t-il de tout ceci?

Comme tout se complique! Je ne doute pas que les simples procédés dont nous nous servons ici pour laver le sol diamantifère ainsi que ceux que l'on emploie pour laver les sables dans le Vaal Klipdrift ne soient remplacés plus tard par des machines très-coûteuses. N'avons-nous pas déjà notre première machine à laver?

Nous venons de trouver deux diamants, un de trois carats et un autre de un carat. Nous en sommes à seize.

.... Grâce à la pétition, qui a été portée par plus de trois cents mineurs, le gouverneur est venu au kopje et a promis de faire droit à leur réclamation; il a été accueilli par de nombreux hourras.

Première machine à laver. — Dessin de St. de Drée, d'après une photographie.

Nous sommes allés faire une nouvelle visite à New-Rush, qui prend une grande importance. A moitié chemin se trouve un hôpital où Dieu me garde d'entrer jamais; ce qu'on raconte des soins que l'on y donne fait frémir!

Les principales maladies du sud de l'Afrique sont les rhumatismes, le tœnia et différentes affections des poumons. En général, on ne se soigne pas, les fermes étant beaucoup trop éloignées des endroits où l'on pourrait trouver des secours. Seuls quelques charlatans parcourent le pays et se font payer leurs remèdes, tantôt en argent, tantôt en nature; on leur donne le plus souvent un mouton ou une chèvre.

On parle encore d'une nouvelle mine de diamants à quelque distance de New-Rush; un certain nombre de mineurs, une soixantaine environ, y ont marqué des places; mais il est à présumer que c'est un faux bruit propagé par les marchands de diamants pour engager les mineurs à vendre à vil prix.

VIII

Abaissement du prix des diamants. — Un courtier enrichi. — Nouvelles des champs d'or; effet de ces nouvelles sur notre camp. — Le Transvaal. — Un triste Noël. — Chaleurs excessives. — Le mariage du duc d'Édimbourg.

Les jours se suivent et se ressemblent. Nous avons

trouvé quelques petits diamants et un plus gros, mais de si mauvaise qualité, qu'il est presque impossible de les vendre. M. Vanrenen vient de faire une belle trouvaille : un diamant de quarante-sept carats trois quarts. Presque aussitôt on lui en a offert cinq cents livres, mais il en voulait mille ; il a eu bien tort, aujourd'hui il n'en trouve plus que trois cents.

Les gros bénéfices sont faits par les courtiers et les marchands. Un courtier a acheté, il y a quelque temps, un diamant de soixante-quinze carats pour neuf cents livres; d'autres prétendent qu'il l'a payé mille cinq cents; toujours est-il qu'un autre courtier polonais, le comte P...., l'a vendu neuf mille livres.

Le premier acheteur fait ses préparatifs pour quitter la mine et retourner en Europe jouir de son argent. Il n'y a pas d'histoires qui ne se débitent sur le compte de l'heureux courtier : superstition singulière ! La vente des objets qu'il n'emporte pas monte à des sommes énormes : les acheteurs se figurent acheter en même temps un peu de sa chance; il est bien difficile de s'expliquer ces aberrations d'esprit : cependant, fai-

Lavage de sable sur le Vaal (Klipdrift). — Dessin de St. de Drée, d'après une photographie.

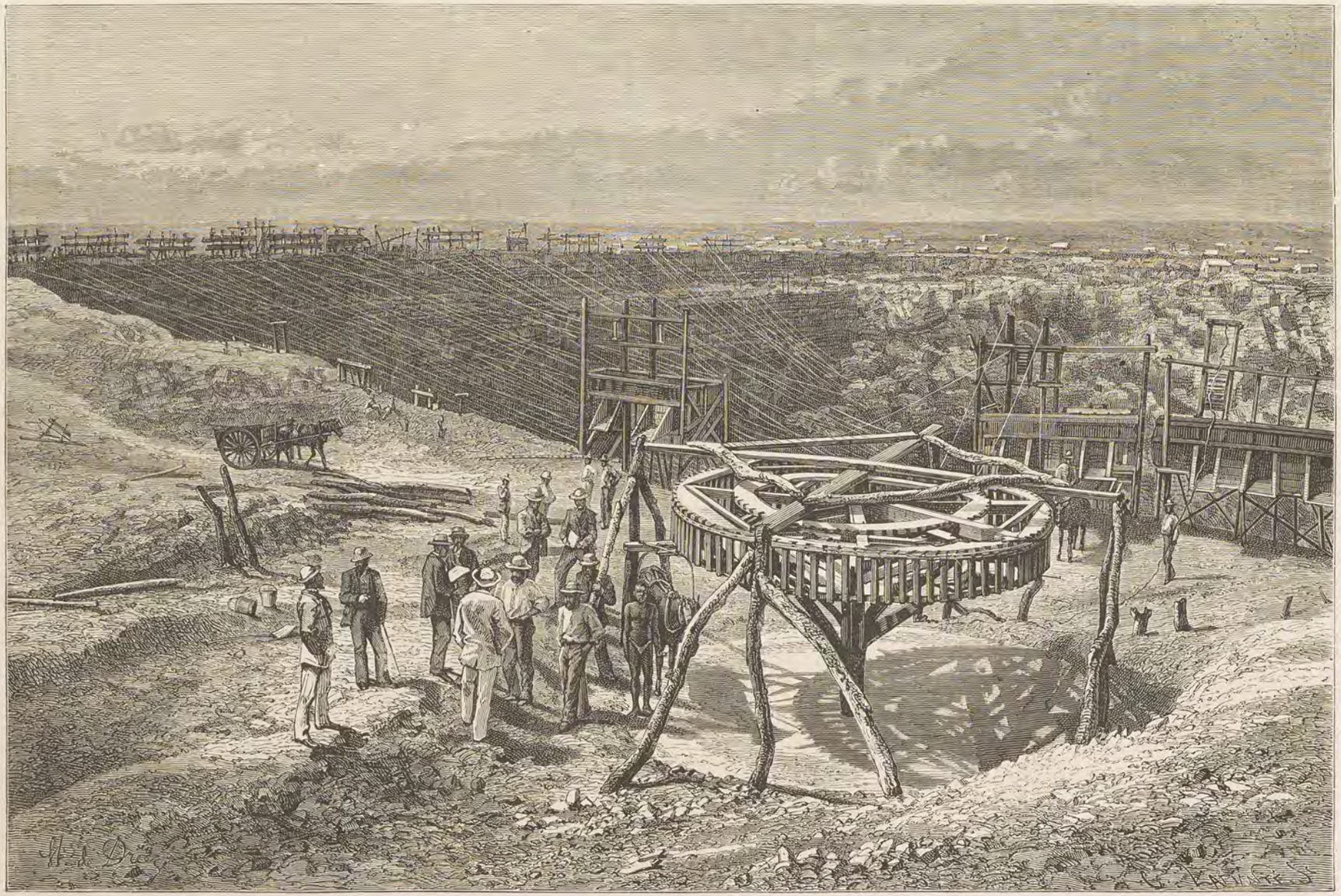
sant un retour sur nous-mêmes, et me rappelant le fer de cheval que nous avons cloué à notre porte, je ne me crois pas beaucoup le droit de rire des autres; je me tais.

Ce pauvre M. Vanrenen nous quitte ; il est très-souffrant; il prétend qu'il ne pourrait séjourner ici plus longtemps sans mourir. Il est tellement faible qu'il a fallu l'aider à monter dans le wagon.

A côté de lui se trouvait un Français, M. X..., qui fut jadis fiancé à la fameuse Florence Newington actuellement en prison en Angleterre pour avoir causé la mort du fils d'un alderman de Londres. Ce pauvre garçon frémit chaque fois qu'il pense à son ancienne fiancée. C'est peut-être celui de nous tous qui a le moins de regret de sa vie d'exilé.

Un de nos voisins, un autre Français d'un certain âge, a été tellement effrayé par la proclamation de la République en France qu'il ne s'en relèvera jamais. Il est resté, nous a-t-on dit, à Paris pendant le siége et la Commune, et il y a fait son devoir; mais il a perdu deux de ses fils dans les combats hors Paris, ce qui suffit pour expliquer sa profonde tristesse.

Un autre, ancien capitaine de mobiles, est devenu mineur ; malheureusement : il n'a pas apporté ici de bonnes habitudes : on le voit plus souvent dans les



Grande roue mue par un cheval pour l'extraction du gravier. — Dessin de St. de Drée, d'après une photographie.

cantines qu'au travail; il ne représente pas bien dignement la nation française.

On vient de recevoir des nouvelles des mines d'or qui se trouvent dans le Transvaal, à environ quatre cent cinquante milles d'ici (725 kilomètres), au milieu des Drakensberg ou montagnes du Dragon. On en raconte de telles merveilles que c'est à qui abandonnera les champs de diamants pour aller à la conquête du précieux métal. Chaque matin nous voyons vides des places qui la veille étaient laborieusement occupées. Le déménagement n'est pas long; il suffit de démonter sa tente, de la porter au marché, où tout se vend aux enchères, et, quelques instants après, on met sa maison, ou du moins son prix, dans sa poche. Quelques-uns font des paquets et veulent emporter leur logis avec eux; mais ce déménagement est difficile et coûteux.

Un wagon part toutes les semaines une fois et vous transporte, vous et quarante livres de vos bagages, en dix jours, pour la somme de dix-huit livres (450 francs).

Il y a d'autres wagons attelés de bœufs qui font le même trajet en trente jours et qui accordent cent livres de bagages.

Quelquefois on achète des ânes quand on peut en trouver. L'âne, dans ce pays-ci, est très-robuste et supporte la fatigue beaucoup mieux que les bœufs, les mules et les chevaux. On le charge de bagages, de provisions et d'une tente légère que, chaque soir, on dresse au moyen de quatre pieux.

Le pays étant boisé, il est possible de faire en chemin du feu et de cuire les aliments.

La route, dit-on, n'est pas sans danger; on traverse des contrées qui sont infestées d'animaux féroces de toute sorte. Lions, panthères, léopards pullulent, et l'on est exposé à rencontrer d'innombrables serpents de toute taille, depuis les plus petites jusqu'aux grandes espèces qui atteignent trente pieds.

Mais le véritable fléau est un petit insecte bien connu de tous les voyageurs en Afrique, appelé le tsétsé[1]. C'est, comme l'on sait, une sorte de mouche qui ne s'attaque jamais à l'homme, mais seulement aux chevaux et aux bœufs. Les chiens, non plus, n'ont rien à craindre de sa piqûre. Les ânes résistent souvent; cependant, souvent aussi, quoique ne mourant pas tout de suite comme le cheval et le bœuf, ils ont le sang empoisonné, languissent pendant quelque temps et finissent par succomber. On profite généralement de la nuit pour mener boire les animaux, parce que cette mouche se cache dès que le jour disparaît. A mesure qu'on approche de plus en plus des tropiques, la chaleur augmente encore d'intensité, ce qui doit être insupportable.

Quoique les mines d'or du Transvaal ne fassent pas partie de notre sujet, elles ont tellement influé sur les mines de diamant, qu'il ne me paraît pas inutile de donner quelques renseignements géographiques sur cette partie de l'Afrique si peu connue en Europe.

En effet, les mines d'or qui sont exploitées par une compagnie anglaise près de Marabastad, ont été une des causes les plus sérieuses de la diminution constante du nombre des mineurs aux champs de diamants.

Le Transvaal embrasse le territoire compris entre le Vaal, affluent de l'Orange, et le fleuve Limpopo; sa superficie est d'environ trente millions d'hectares.

Sa frontière orientale est formée par la chaîne de montagnes du Lolombo, qui sépare des colonies portugaises cet État hollandais, jadis indépendant, aujourd'hui annexé à l'empire colonial anglais; les monts Drakensberg le séparent des tribus des Cafres Zoulous.

A l'ouest, le Magnassi Sprint ou rivière Pogola le sépare des tribus Batlapies.

On estime la population blanche, presque toute hollandaise, à quarante mille habitants et la population colorée à plusieurs centaines de mille.

Le siége du gouvernement est Potschefstrom.

Le sol est très-fertile; on y trouve de nombreux pâturages et la salubrité du pays permet aux Européens d'en supporter la grande chaleur.

Pour décrire cette contrée, il est nécessaire de la diviser en trois parties : le Hooge-veld ou haut pays, le Banken-veld ou pays de collines, et le Busch-veld ou pays des bois.

Le Hooge-veld est situé au sud du vingt-cinquième parallèle; il s'étend, à l'occident des Drakensberg, des monts de Lydenberg à ceux de la Nouvelle-Ecosse (New Scotland); et plus à l'ouest, le long de la chaîne de Wittwater (Wittwater's Range), au sud de Prétoria, jusqu'à Lichtenberg, aux sources de la rivière Hart.

Beaucoup de points de cette magnifique contrée ont une altitude de quatre mille pieds; quelques-uns même atteignent celle de sept mille pieds. Le climat est sain; les mois d'hiver, du milieu de mai à octobre, bien que très-froids, sont très-secs et la pluie ne tombe en averses que pendant l'été.

Le Banken-veld est la partie du pays qui relie la contrée haute ou Hoog-veeld à la contrée basse ou Busch-veld; c'est une région formée de collines séparées par des ravins profonds, où coulent de nombreux ruisseaux bordés de grands arbres; on y trouve beaucoup de pâturages. Les bêtes à cornes y vivent toute l'année, tandis que les moutons et les chevaux ne prospèrent en toute saison que dans certaines fermes particulièrement bien situées. Les parties les moins accidentées sont très-propres à la culture, et il y a tout lieu de croire que le sol est riche en métaux précieux.

Le Busch-veld, au nord et au nord-est, est peu élevé; il est malsain dans ses parties les plus basses. Les Cafres mêmes y souffrent de la fièvre. L'eau y est généralement amère, excepté dans le torrent du Magaliesberg, dans le Marico et dans les principaux af-

1. Voy. la gravure représentant cette mouche, p. 60 de notre volume XIII.

Lavage du sol diamantifère (voy. p. 311). — Dessin de St. de Drée, d'après une photographie.

fluents de ce dernier. Le pays est couvert de grands arbres, entre autres le mimosa. Sur les bords du Limpopo et au bas de certaines collines, on trouve un arbre nommé apiesdoorn. En hiver, toutes les espèces de bétail vivent dans les herbes épaisses et grasses du Busch-veld; mais en été, excepté dans quelques endroits privilégiés, aucune ne peut supporter l'excessive chaleur du climat. Pendant quatre mois de l'année on s'y occupe d'engraisser les troupeaux; on n'y trouve d'habitations fixes que pour les mines. L'hiver, on peut y cultiver le froment et certains fruits. La canne à sucre et le café viennent aussi dans les terrains que l'on peut irriguer.

Les fermes y sont comme des succursales de celles du Hooge-veld, qui sont beaucoup plus agréables et plus animées. Dans cette dernière partie tous les animaux viennent bien pendant l'été; cependant il est bon de garder les chevaux dans les parties élevées. Le district de Lydenburg est spécialement affecté à la culture du seigle, qui y pousse très-bien à cause de l'abondance de l'eau. Le maïs n'a pas besoin d'irrigations, il se contente des pluies. De nombreuses espèces d'arbres fruitiers donnent rapidement de beaux fruits et le pays est riche en minéraux.

C'est là qu'en 1871 une compagnie anglaise a commencé l'exploitation d'une mine d'or, et les nouvelles qui en sont venues jusqu'à nous ont porté un terrible coup à nos champs de diamants.

Nous venons de célébrer la fête de Noël. Quoique cette fête soit fort en honneur chez les Anglais, car elle remplace chez eux notre premier jour de l'an, elle a été bien triste ici. Personne n'est gai; les affaires vont très-mal et la misère est grande. Aussi pas la plus petite fusée, pas un seul pétard, aucune de ces marques de réjouissance qui ordinairement signalent cette époque de l'année.

Noël a ici cette particularité d'être le moment de la plus grande chaleur. Ce jour, disent les habitants du Cap, est toujours marqué par une très-grande mortalité chez les animaux, que l'excessive chaleur empêche de manger. Je n'ai pu constater le fait que sur les chiens, les chats et les poules.

L'année 1874 commence bien mal: un courtier de diamants vient de prendre la fuite avec une dizaine de mille francs qui ne lui appartiennent pas. Le nombre des endettés qui font comme lui est incalculable; ils se dirigent tous vers l'État libre d'Orange, où les autorités anglaises ne peuvent les poursuivre.

Nous vivons au milieu d'orages continuels et la chaleur devient de plus en plus suffocante. Nous venons d'avoir 72 degrés au soleil et la température s'élève toujours. Il nous devient impossible de constater le nombre des degrés atteints.

Le gouvernement a nommé mon mari inspecteur sanitaire; cette situation ne devant l'occuper que la matinée, ne l'empêchera pas de travailler au claim comme à l'ordinaire.

Kimberley, capitale de l'État de West Griqualand, et Du Toit's Pan se sont mis en fête à l'occasion du mariage du duc d'Edimbourg, qui a dû avoir lieu le 21 à Saint-Pétersbourg. On a offert un grand dîner à S. E. le gouverneur et à Mme Southey, sa femme; mais un invité de Du Toit's Pan a raconté que l'excessive chaleur a gâté tous les mets et que, quand on est entré dans la salle du festin, il a été impossible d'y rester, tant l'odeur des viandes corrompues était forte.

L'enthousiasme est fort grand; le prince Alfred est adoré au Cap de Bonne-Espérance. On parle ici de faire présent de deux gros diamants à la duchesse. Il est bien extraordinaire que des gens si pauvres, couverts de dettes, trouvent assez d'argent pour de pareilles largesses.

On avait organisé dans le Veld une grande fête pour les nègres. Trois cents Zoulous munis de torches devaient exécuter leurs danses de guerre et de mariage, pendant qu'un bœuf tout entier rôtirait à leur intention.

La chaleur et le prix exorbitant exigé par les voituriers pour nous y conduire nous ont privés de ce spectacle.

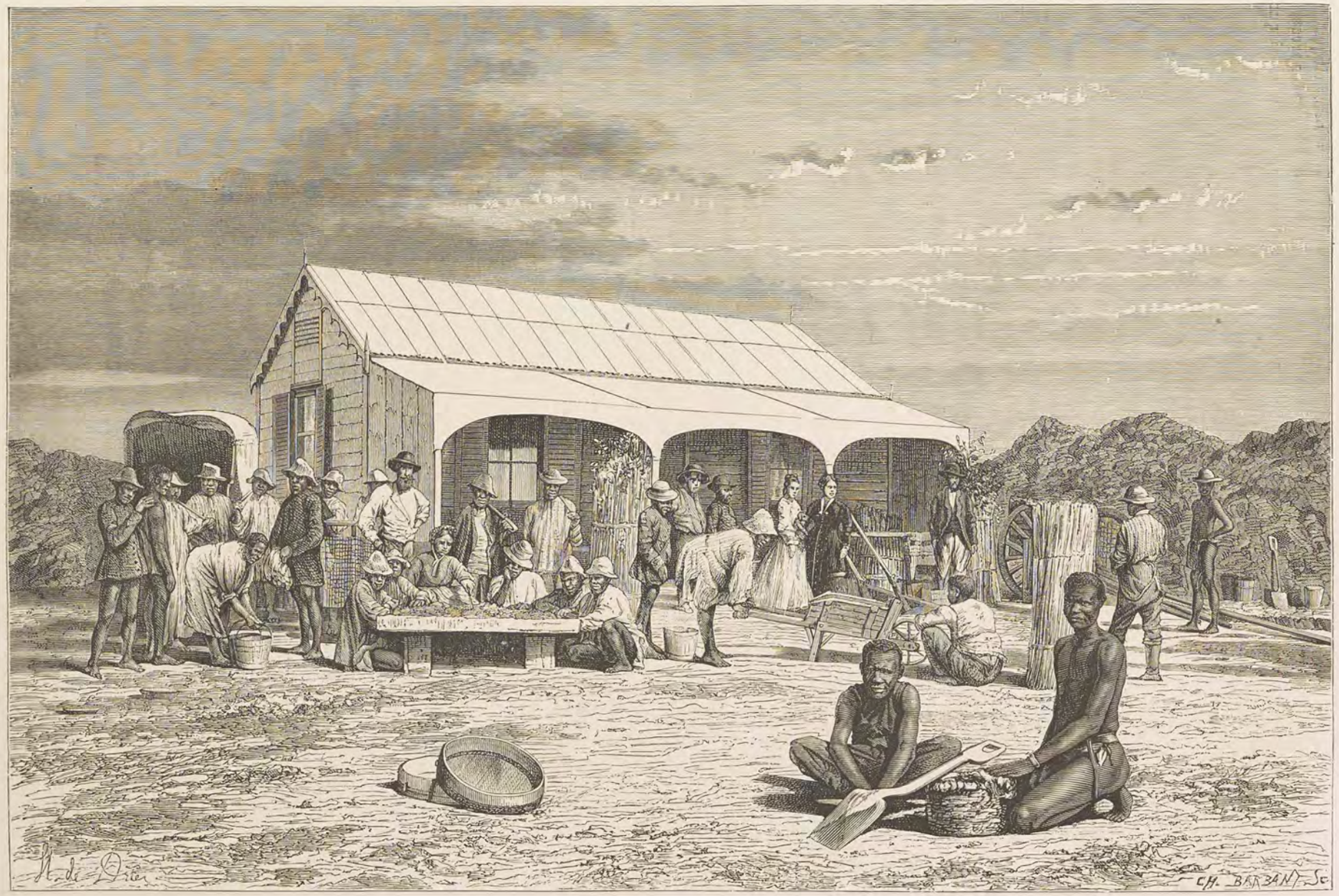
Bien nous en prit, car on nous a raconté que tout le monde avait beaucoup trop sacrifié à Bacchus : aussi la fête ne fut-elle qu'un désordre. Le bœuf, au lieu d'être mis en entier à la broche, fut dépecé, et chaque morceau cuit séparément par les nègres. On ne sait trop quel blâme on peut infliger à tous ces pauvres sauvages, lorsqu'on songe aux détestables exemples que leur donnent les blancs.

IX

Un nouveau déluge. — Conséquences. — M. Garland. — Départ de nos amis. — Une machine à faire de la glace. — Le prix du charbon. — M. Chapman et le Zambèze. — Mort d'un prédicateur méthodiste.

Depuis quelques jours il pleut ici, à ce point que notre maison n'est qu'un petit lac; nos lits sont tellement mouillés qu'il devient impossible de se coucher. Nos chemins, qui sont devenus des rivières, ne peuvent plus contenir l'eau qui déborde partout. Il est à craindre que nous n'oubliions jamais Du Toit's Pan, grâce aux rhumatismes que nous y aurons probablement gagnés!

Un matin, malgré cette pluie, mon mari était parti pour son bureau, quand tout à coup la porte s'ouvre, et je vois entrer, tout effarée, une Indienne qui referme la porte sur elle avec précaution. Je ne comprenais rien à cette invasion et j'en attribuais la cause au temps; cette femme me fit comprendre qu'elle ne voulait pas retourner chez elle, que son mari la battait et qu'elle était résolue à profiter un jour de son sommeil pour lui couper le cou. Sa violence m'effraya, et je donnai l'ordre à l'un de nos nègres d'aller chercher mon mari; elle crut sans doute que j'envoyais chercher le sien; elle se cacha sous la table, ce fut là que mon mari la trouva. Ni prières ni menaces ne



Habitation d'un riche mineur à Du Toit's Pan. — Dessin de St. de Drée, d'après une photographie.

purent la décider à partir; il fallut se mettre en quête de son mari, que l'on finit par découvrir : il pensait que sa femme s'était noyée et en était déjà tout consolé.

Un vieil Indien, son père, arriva aussi; devant ce déploiement de force elle consentit à partir; encore fallut-il lui promettre de faire emprisonner son mari s'il la battait de nouveau.

Nous recevons la visite d'un de nos amis qui habite New-Rush; les dégâts occasionnés par les pluies y sont immenses; il y a deux pieds d'eau dans les magasins et une grande partie des marchandises est avariée. L'hospice a été tellement inondé qu'il a fallu transporter les malades à la prison, construite en fer.

La pluie ayant cessé, nous nous sommes un peu promenés dans la plaine pour y voir les effets de l'inondation. Une végétation assez abondante pour le pays s'y était développée; c'étaient principalement des plantes ressemblant un peu à l'iris; j'ignore si elles donnent des fleurs Nous avons vu une grande quantité de trous faits par de petits animaux que l'on nomme ici meerkatz. Les dictionnaires donnent une fausse traduction de ce mot, celle de « singe, babouin, etc... »; tout au contraire, ces petits animaux ressemblent plutôt à des belettes ou à des fouines. Ils sont charmants, mais très-sauvages. Quand ils ont quitté leurs trous pour s'en creuser d'autres, les serpents et les lézards s'en emparent. On trouve aussi dans la plaine des porcs-épics, auxquels on fait une chasse acharnée avec des chiens dressés à cet effet.

Nous venons de faire déblayer un nouveau claim, et, comme nos travaux précédents ont été fort peu productifs, nous nous en tiendrons à celui-ci en y travaillant avec notre seul nègre, non sans une secrète crainte qu'il n'en soit de ce dernier comme des autres.

Les rivières entre le Griqualand et le Cap de Bonne-Espérance sont tellement gonflées que nous entendons parler constamment d'accidents arrivés à ceux qui en tentent le passage. La malle même ne continue son service qu'avec beaucoup d'irrégularité. Comme les voitures qui la transportent sont petites et ne peuvent plus traverser les rivières, on fait passer au moyen de chaînes les sacs de cuir qui contiennent les lettres. Jusqu'ici les nôtres nous sont parvenues, mais il faut toujours s'attendre à quelque retard.

Les éboulements qui sont la conséquence des pluies sont de plus en plus fréquents et causent généralement la perte du claim; le travail qu'il faudrait faire pour le déblayer devant être souvent excessif, on préfère l'abandonner et en choisir un autre. Notre voisin, qui en exploitait un à côté de nous, vient d'être victime d'une chute de terrain qui a enseveli tout son matériel et les outils de quatorze nègres.

Mon mari a rencontré un monsieur du nom de Garland, qu'il avait connu, il y a quatorze ans, à Valparaiso. Ce monsieur parcourt l'intérieur de l'Afrique depuis deux ans, escorté de quarante nègres qu'il paye chacun à raison d'une livre de perles de verre, achetées par lui un peu plus de deux francs cinquante la livre. Voilà deux ans que ce Nemrod parcourt ainsi le sud de l'Afrique, se nourrissant, ainsi que ses nègres, des produits de sa chasse.

Il a tué pendant ces deux années huit cents gros animaux. Il n'a presque rien conservé pour lui, si ce n'est deux ou trois peaux de lions; tout le reste a été abandonné à son escorte, qui en a tiré fort bon parti.

Il est resté des mois entiers sans rencontrer un blanc; quelquefois il laissait son wagon et ses animaux dans une ferme, et, accompagné de quelques hommes choisis dans son escorte, il s'enfonçait dans l'intérieur, où il chassait à outrance.

Il tuait tout ce qu'il rencontrait; les hommes dépeçaient les victimes, en faisaient sécher les morceaux, et quand, après deux ou trois mois de chasse, il avait une quantité suffisante de provisions, il retournait à la ferme où il avait laissé son matériel.

Plusieurs de ses bœufs sont morts d'une inflammation des poumons, maladie fatale à tous les animaux dans le sud de l'Afrique.

Il faut qu'il ait tué beaucoup d'éléphants, car il a tout un wagon chargé d'ivoire; c'est la seule chose qu'il ait jugée digne d'être rapportée.

Quand nous l'avons rencontré, il retournait en Angleterre, où il ne devait faire qu'un court séjour; après quoi il avait l'intention d'aller en Asie continuer ses chasses, ayant déjà parcouru toute l'Amérique le fusil à la main.

Encore un diamant assez gros que l'on vient de découvrir et qui s'est bien mal vendu! Ce diamant de trente-six carats a été trouvé dans le claim de M. Vanrenen et n'a été acheté que deux mille cent trente-sept francs cinquante centimes; encore a-t-il fallu le vendre à New-Rush.

L'effet des pluies qui viennent de nous inonder a été, comme je l'ai dit, d'activer la végétation; aujourd'hui les plantes dont je parlais sont couvertes de fleurs très-jolies : entre autres la camomille sauvage, la sauge et une petite fleur blanche dont les Boers se servent pour la fabrication de leur savon. Les iris abondent aussi, mais ils sont petits.

En revenant du claim nous avons rencontré un mineur qui vient de trouver un diamant de cent trente-sept carats trois quarts. La pierre est jaune; néanmoins il l'a vendue vingt-cinq mille cinq cents francs. C'est un menuisier du Cap; comme il en a déjà trouvé un de cent sept carats, il se déclare assez riche et veut s'en aller; tout le monde lui donne raison. C'est un des rares mineurs qui se retirent avec des bénéfices. Nous avions engagé M. Vanrenen à acheter le claim de cet homme, mais il n'en fit rien, ne le trouvant pas assez facile d'accès.

Un de nos voisins abandonne les diamants et part pour les mines d'or. Nous lui souhaitons plus de chance qu'il n'en a eu ici.

M. Woodville, un de nos amis, est venu nous faire ses adieux. Il part pour Natal avec un vieil

Australien nommé Herfield. Là ils comptent s'embarquer pour l'Australie; ils feront la route jusqu'à Natal (450 milles ou 725 kilomètres) avec un wagon attelé de mules et pensent mettre un mois à franchir cette distance. Cela fait huit personnes de notre connaissance qui quittent ces tristes lieux! Je commence aussi à rêver du départ, car j'ai peine à espérer encore et puis notre vie va devenir bien plus monotone.

Nous regrettons surtout M. Woodville, qui est un homme charmant, de bonne compagnie et toujours gai. Il a longtemps voyagé, notamment en France, où il se trouvait heureux. Son grand désir est de faire fortune et d'aller habiter Paris.

On vient d'installer une machine à vapeur pour faire de la glace, et je me suis donné la satisfaction de manger une glace à la vanille pour la somme de deux francs cinquante, ce qui n'est pas cher, quand on pense qu'il n'y a pas de combustible ici et que le charbon de terre nécessaire pour chauffer cette machine coûte trois mille francs la tonne!

Les propriétaires ont l'intention de remplacer le charbon par le bois : ce qui sera une économie, mais coûtera encore excessivement cher.

Entre temps nous avons eu une journée qui n'a pas été trop mauvaise; nous avons trouvé, à peu d'intervalle, deux diamants; un de deux carats et demi, jaune, et un de dix carats. Malheureusement ce dernier n'est qu'un fragment, ce qui en diminue considérablement la valeur; aussi n'avons-nous pu tirer que cent cinquante francs des deux.

Le 17 avril, tout le kopje a été en grand émoi à cause d'une éclipse totale de soleil qui a été visible à quatre heures trente minutes du soir. Il y avait trente-cinq ans qu'on n'en avait vu une pareille dans les colonies anglo-hollandaises du Cap de Bonne-Espérance. Aussi les trois quarts des habitants ne savaient-ils pas ce que signifiait ce phénomène. Les nègres jetaient leurs outils et couraient vers les cases en poussant des clameurs; ils prétendaient que la lune allait tuer le soleil et l'enterrer; les maîtres criaient pour rappeler leurs nègres, et n'y réussissant pas; ils les poursuivaient pour les ramener au travail.

On prétend que les Boers eux-mêmes avaient cru à la durée des ténèbres et avaient imité les Cafres en se sauvant de tous côtés. Enfin, au bout de cinq minutes, quand la lumière reparut, chacun reprit ses sens et retourna à son travail.

Quelle destinée que celle de certains voyageurs qui ont consacré leur existence entière et leur fortune à une idée fixe! Il est mort ici à l'hôpital un certain monsieur Chapman, originaire du Cap de Bonne-Espérance, qui a passé sa vie à vouloir prouver que le fleuve Zambèze est navigable sur tout son parcours. S'il n'a pas prouvé le fait, puisque la navigation de ce fleuve est interrompue par d'immenses cataractes, du moins a-t-il donné sur le pays des renseignements très-intéressants et fort peu connus, les Cafres qui l'habitent en interdisant l'accès pour empêcher qu'on ne vienne faire le commerce dont ils veulent conserver le monopole. Parfois cependant ils donnent quelques rares autorisations, à la condition qu'on promettra de ne pas trafiquer avec les tribus qui habitent de l'autre côté du fleuve.

Le Zambèze est un fort grand fleuve qui, après avoir traversé une partie de l'Afrique, va se jeter dans le canal de Mozambique. Comme je l'ai dit plus haut, il est coupé par d'immenses cataractes, notamment par la chute Victoria. D'après M. Chapman, les villages cafres de ce pays sont curieux à visiter. Les maisons sont bâties en terre, elles ont la forme de huttes rondes et sont rangées en cercle, le centre étant occupé par la maison du Conseil. Il y a aussi dans chaque village un grand magasin où sont conservés les provisions et ustensiles qui servent aux habitants. Ce magasin est gardé la nuit par une sentinelle armée.

Le chef a un pouvoir absolu sur ses sujets; c'est lui qui ordonne les expéditions, soit pour s'emparer de quelque village mal gardé, soit pour aller à la chasse et rapporter de l'ivoire et des peaux. Dans ce dernier cas, il emmène des wagons qui reviennent chargés au bout de quelques mois. Chacune de ces expéditions est d'un profit considérable. Les chefs se distinguent par les riches fourrures dont ils sont vêtus. Ces Cafres possèdent aussi de beaux troupeaux, ainsi que des terres sur lesquelles ils récoltent le maïs et le blé cafre, qui ressemble beaucoup à notre sarrasin, si ce n'est que les grains sont rouges et un peu moins gros. Tous les travaux sont faits par les femmes; elles préparent la terre, l'ensemencent et font la récolte; les maisons sont aussi construites par elles. Les hommes, qui pour une raison quelconque restent au village, fabriquent des ustensiles de ménage, des gourdes et des amulettes en cuir ou en ivoire. Il n'est personne qui ne porte de ces amulettes, auxquels on attribue le pouvoir de préserver des maladies. Celles des chefs sont généralement faites avec des griffes de lion.

Les villages sont gardés d'une manière remarquable. Les chefs postent des hommes à deux ou trois lieues de distance afin d'être prévenus de l'approche des voyageurs. Ils tiennent les malades éloignés, par crainte de la contagion. Quand la permission d'entrer est accordée aux voyageurs, on leur donne l'hospitalité dans une habitation convenable au centre du village; on attache à leurs personnes des serviteurs et on leur fournit en abondance des provisions pour tout le temps de leur séjour. S'il leur est volé quelque chose, ils n'ont qu'à se plaindre; le voleur est bientôt trouvé et sévèrement puni.

Ils se laissent difficilement gagner par les présents, si l'on en excepte le rhum et les perles, qui exercent sur eux une fascination extraordinaire.

Ils deviennent terribles quand on insulte leurs femmes.

Il y a quelques années, un nommé Fleming, s'étant

rendu coupable d'un délit de ce genre, fut attaché à un poteau et fouetté par l'ordre du chef. Cet homme en ressentit une telle impression qu'il ne voulut pas survivre à cet affront. Il pouvait fuir et aller cacher sa honte partout ailleurs : il préféra mourir.

Après avoir envoyé dehors son fils, un enfant de douze ans, il mit le feu à un baril de poudre dans sa demeure, et se fit sauter avec tout ce qui lui appartenait. Cette anecdote est authentique : beaucoup de personnes ici ont connu Fleming. C'est un triste exemple qui doit rendre les Européens très-réservés et très-circonspects Ce conseil est bon à donner à ceux qui voyagent même en d'autres parties de l'Afrique.

Mon opinion personnelle est que les Cafres sont paisibles et inoffensifs, de mœurs douces et disposés à la bienveillance, mais très-vindicatifs : si on les attaque ou si on les offense gravement, il arrive souvent qu'ils se vengent en vrais sauvages et commettent des atrocités.

Ici on les traite de voleurs ; mais je suis certaine que

Mineurs de différentes races. — Dessin de St. de Drée, d'après une photographie.

ceux-là seulement qui vivent avec des gens civilisés méritent d'être appelés ainsi. Ils sont souvent excités au vol par les blancs, qui tirent grand profit de leurs actes d'improbité ; cela ne fait de doute pour personne.

On est venu avertir mon mari qu'on a découvert un homme que l'on supposait mort dans le claim. C'était le médecin qu'il aurait fallu prévenir ; mais en l'absence du docteur on jugea que mon mari pourrait être utile ; il ne pouvait refuser ses services : il trouva un homme étendu à terre, la figure enfoncée dans le sable, comme si on l'avait poussé par derrière. On l'a transporté à l'hôpital, où l'on a reconnu en lui un prédicateur méthodiste qu'on avait vu la veille buvant dans une cantine voisine. Tout fit supposer qu'étant ivre, il était tombé ou avait été poussé dans le claim. Il était sans souliers et sans chapeau ; ces objets avaient été volés sans aucun doute.

De Drée,
d'après les notes de madame P....

(La fin à la prochaine livraison.)

Dans les monts Drakenstein. (Voy. p. 336). — Dessin de St. de Drée, d'après une photographie.

VOYAGE AUX MINES DE DIAMANTS DANS LE SUD DE L'AFRIQUE

(CAP DE BONNE-ESPÉRANCE),

PAR MADAME P...[1].

1872-1877. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

X

Gold-Fields (les champs d'or). — Les courses — M. Moss et l'*Adventurer*. — Chefs cafres. — De la neige. Le docteur Holub. — Le *Beau Lion* et son peuple.

Nous venons de recevoir des nouvelles directes des mines d'or par un jeune homme qui a travaillé autrefois avec nous et qui est de retour. Ces nouvelles sont fort mauvaises; il prétend qu'on ne trouve rien et que la plupart des chercheurs d'or sont dans la plus grande misère. Cette assertion ne concorde guère avec ce qu'on a dit jusqu'ici. Il est très-difficile d'être bien renseigné, car peu de mineurs disent la vérité vraie. Dans un but facile à comprendre, les propriétaires de terrains aurifères ou soi-disant tels répandent des rapports fort exagérés. Il y en a même qui sèment dans le sol de la poudre d'or et de petits lingots, et bientôt le bruit court partout que le terrain de telle ou telle ferme est aurifère.

Ce genre d'escroquerie s'appelle « saler la terre », et, quoiqu'il soit très-connu, il ne manque jamais de faire des dupes.

Il est bien rare que des Anglais pénètrent quelque part sans y importer les divers genres de sport qui

1. Suite et fin. — Voy. pages 289 et 305.

leur sont chers. Nous venons d'avoir des courses, à deux milles d'ici, dans une espèce d'hippodrome. Les voitures ne brillaient pas par leur luxe; je n'ai remarqué que trois cabriolets d'une forme originale, avec des attelages comme on n'en voit qu'au Cap; ils appartenaient à des médecins de Kimberley. Ce qu'il y avait de particulièrement curieux, c'était l'exhibition de diamants faite par les dames, qui, presque toutes, sont femmes de marchands de pierres précieuses.

Un des juifs de l'*European* a voulu s'improviser sportsman. Il avait acheté un grand cheval noir et l'avait nommé *the Adventurer*, et, comme on lui avait dit que c'est la coutume d'accoutumer le cheval aux couleurs qu'il devra porter, on put voir toute la semaine l'*Aventureux* attaché à la porte de son maître devant un costume de jockey suspendu. Le jour de la course, Moss, déguisé en jockey, se présenta au pesage, mais son épopée se termina à peu de distance de l'enceinte : l'*Aventureux* se débarrassa de lui en le jetant sur le chemin avec de fortes contusions et prit son galop à travers champs; puis, le soir, fatigué sans doute d'errer à l'aventure et rappelé par le souvenir de sa dernière mesure d'avoine, il prit, au galop, le chemin de son écurie; mais, avant d'y arriver, il se jeta sur le brancard d'une voiture et s'éventra.

En nous rendant aux courses, notre désir était principalement de voir trois chefs cafres qui étaient venus parler d'affaires au gouverneur.

Nous eûmes la chance de nous trouver très-près de leur voiture et de pouvoir les examiner tout à notre aise. Ce sont d'assez beaux hommes; ils portent le costume européen. J'ai tout lieu de croire que ce sont des Griquas.

L'un d'eux, nommé Waterboer, est celui qui a cédé au gouvernement anglais le territoire du Griqualand, qui, de fait, ne lui appartenait plus, ce pays étant partie intégrante de l'Etat libre d'Orange quand les diamants y furent découverts. Il est grand et maigre, a une physionomie intelligente, des manières fort courtoises. Il a la réputation d'être assez instruit et de connaître la loi hollandaise, en usage ici, mieux que beaucoup d'hommes de loi de la colonie; il parle fort bien l'anglais.

Un autre chef, accompagné de son fils, jeune homme de quinze à seize ans, se nomme Mankoroane; je ne puis me rappeler le nom du troisième. Somme toute, il est facile de reconnaître en eux, au premier aspect, des hommes supérieurs, habitués au commandement.

Les courses ont duré trois jours. Nous avons pu examiner les toilettes, qui avaient bien leur attrait. Il fallait voir les dames nègres avec leurs costumes blancs, roses ou bleu de ciel, et leurs petits chapeaux surchargés d'une quantité de fleurs et perchés sur le sommet de leur tête laineuse. Il y avait une femme dans une tenue éblouissante, de fort mauvais goût d'ailleurs, qui se faisait remarquer par la richesse de ses diamants. Après information, j'ai su que c'était une Canadienne, dont le mari est Hongrois. Ce couple fait le commerce des diamants : madame traite les affaires, tandis que monsieur se livre à l'ivrognerie. Un jour, un individu, que l'on dit Hongrois, profita de ce que monsieur était ivre pour lui vendre cher un mauvais diamant; peu de temps après, espérant sans doute que son compatriote serait dans le même état, il revint lui proposer un autre diamant. Cette fois il fut reçu par madame, qui lui dit que son mari était absent, mais qu'elle suffirait bien pour recevoir un voleur; et aussitôt, s'emparant d'un fouet, elle tomba à bras raccourcis sur le malheureux, qui était loin d'être de sa force et ne parvint qu'à grand'peine à éviter les coups en courant avec peine, gros et lourd comme il l'était.

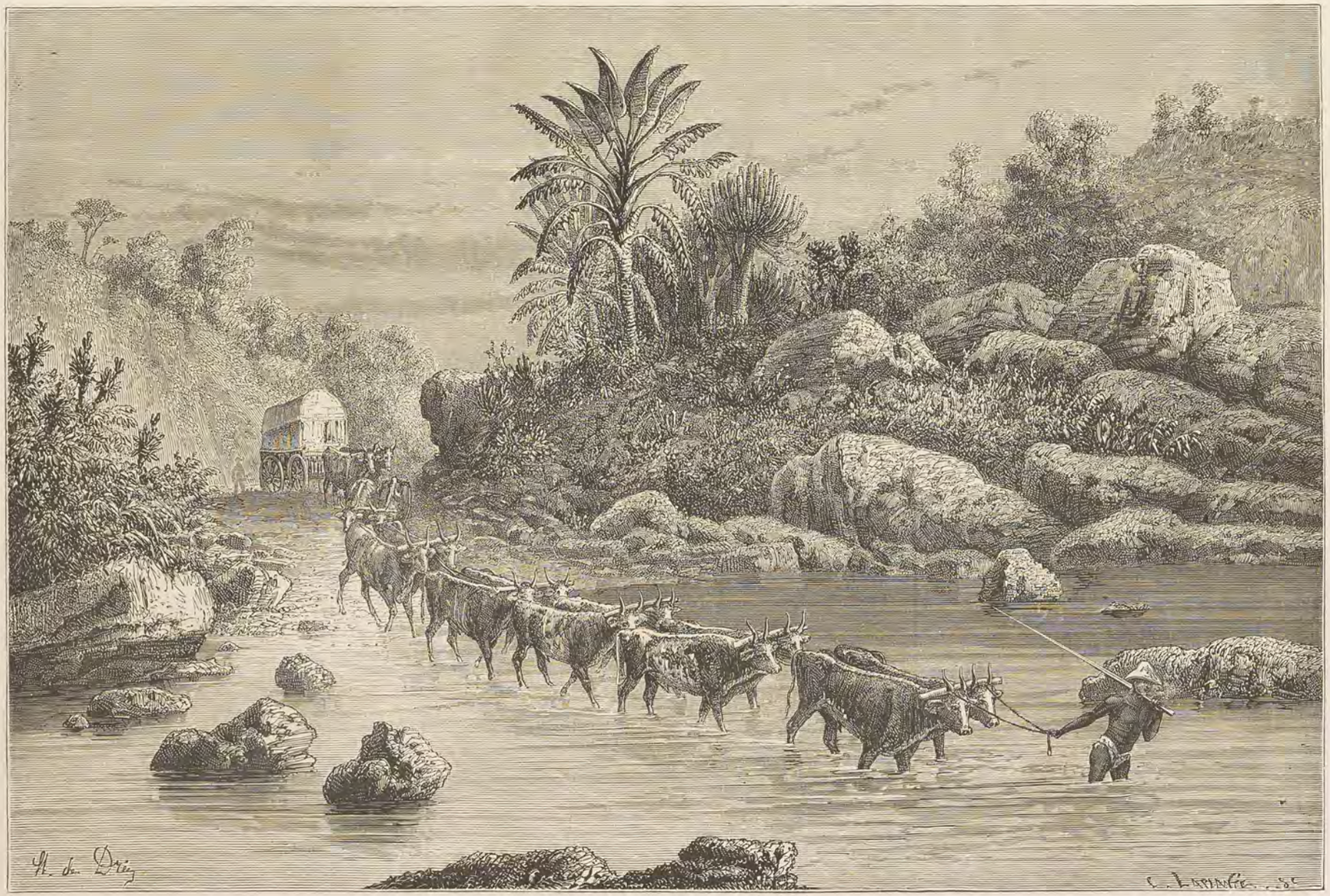
Un procès s'ensuivit et la dame fut condamnée à cinquante francs d'amende; elle paya de bon cœur, en se disant prête à recommencer au même prix.

Quand nous avons un peu de joie, elle est de courte durée; mon mari en travaillant fit rouler au milieu des pierres un diamant qui nous parut assez gros; mais, après l'avoir examiné, nous vîmes avec peine que ce diamant, qui pesait sept carats trois quarts, de forme octaèdre, presque blanc, était fracturé à l'intérieur et n'avait presque pas de valeur à cause de ce défaut. Nous eûmes toutes les peines du monde à le vendre deux cents francs. Sans la fracture, on en eût trouvé mille deux cent cinquante francs pour le moins.

Aujourd'hui nous avons vu la procession organisée par les Francs-Maçons à l'occasion de leur prise de possession de la loge qu'ils ont fait construire. Cette cérémonie eût été assez solennelle sans l'état d'ivresse complète où étaient plusieurs d'entre eux, tandis que les autres, quoique n'étant pas tout à fait privés de leur raison, montraient assez qu'ils ne devaient faire partie d'aucune société de tempérance. Ce soir, ils se réuniront dans un grand banquet, au prix de soixante-deux francs cinquante centimes par tête! Que sera l'aimable corporation après le dîner? Quelqu'un des convives pourra-t-il retrouver son domicile?

Il paraît que nous vivons dans une année exceptionnelle; ce matin, quelle n'a pas été notre surprise de voir tout le pays couvert d'une épaisse couche de neige! On assure que de mémoire d'homme on n'en avait jamais vu ici; les indigènes, blancs et noirs, sont émerveillés; ils trouvent cela magnifique. Quelques-uns même, plus naïfs que les autres, nous disent qu'ils ont bien vu des gravures représentant de la neige, mais qu'ils n'y ont jamais cru jusqu'à ce jour.

Une maladie dont j'ai beaucoup souffert nous a fait faire ample connaissance avec le docteur Holub, qui m'a soignée pendant quelques jours. Ce docteur est un naturaliste de Prague, envoyé par une société scientifique de cette ville pour étudier la flore et la faune du sud de l'Afrique. Il a déjà établi un musée dans



Voiture de voyage dans le Griqualand. — Dessin de St. de Drée, d'après un croquis.

sa ville natale, et ici sa maison renferme des collections en tous genres que l'on peut voir librement. Il est aidé aussi, dit-il, par une société de Saint-Pétersbourg; mais, comme toutes ces subventions sont loin de suffire aux dépenses occasionnées par ses voyages, il exerce la médecine dans le camp. Il a très-bonne réputation comme médecin et il est très-occupé.

A la suite de son dernier voyage, il a expédié quatre mille cinq cents livres de colis composés de curiosités de toutes sortes qu'il a recueillies dans l'intérieur, et ce n'est pas son premier, c'est son troisième envoi en Autriche.

La direction qu'il a prise dans ce dernier voyage est celle du lac Ngami; il a traversé le grand désert de Kalahari, où il a failli mourir, étant resté trois jours sans une goutte d'eau. Plusieurs fois il a échappé à la mort : le pays est infesté de serpents, parmi lesquels se trouve le cobra, dont la morsure est mortelle.

Il voyage seul avec quelques Cafres et un fourgon. C'est sans plus d'embarras qu'il se propose de quitter prochainement les champs de diamants, de traverser l'Afrique de l'est à l'ouest, et d'aller s'embarquer à Sierra-Leone pour l'Europe, en disant à l'Afrique un éternel adieu.

Nous venons de rencontrer un petit homme que nous avions connu autrefois; il m'avait vendu des plumes dont il fait principalement le commerce. Il revient d'un voyage dans l'intérieur et nous a fait une description assez curieuse d'une tribu de Cafres qu'il a visitée. Le chef de cette tribu porte un nom dont la traduction est « Beau Lion ». Il commande à vingt mille nègres, qui lui obéissent aveuglément.

Les huttes forment une grande ville fort bien tenue, qui a une police et des gardes armés de fusils et d'assagais (sorte de lance de fabrication indigène). Quand un « trader » (trafiquant) arrive avec ses wagons, le chef envoie immédiatement un certain nombre d'hommes armés monter la garde autour de lui, afin de le protéger contre toute tentative de vol jusqu'à son départ. Il est désireux de faire des affaires, mais il veut qu'on soit persuadé qu'il ne vend rien; le tout est de s'entendre, et ce serait l'insulter que de le croire. On lui fait présent d'habits, de quelques fusils, d'eau-de-vie, d'étoffes de couleurs voyantes, d'un chapeau à fleurs pour sa femme ou ses filles; alors il devient d'une courtoisie et d'une générosité sans bornes : ses visiteurs peuvent charger leurs wagons de peaux, de plumes et même d'ivoire.

Ce chef ne manque jamais de passer une revue de ses guerriers devant les étrangers et il est très-sensible aux éloges qu'on lui adresse à ce propos. Pendant tout le séjour que l'on fait chez lui, on est nourri et logé à ses frais. Aussi le petit monsieur qui nous raconte ces choses est-il fort enthousiasmé; il se propose, aussitôt qu'il aura terminé ses affaires ici, de retourner faire une visite au « Beau Lion ». Cet empressement seul prouverait qu'il nous a dit la vérité.

XI

Les fermes des Boers. — Sables mouvants. — L'élevage des autruches. — Étangs salés. — La ferme de Belmont. — Le chef des Griquas. — Hope-Town et son commerce.

Notre travail journalier est toujours le même; les jours se suivent et se ressemblent beaucoup, ce qui rendrait notre vie fort monotone, si de temps en temps nous n'avions la visite de nouveaux arrivants, ou bien d'anciens amis qui, après nous avoir quittés pour entreprendre un voyage, viennent, par leurs observations, compléter celles que nous avons faites nous-mêmes.

J'ai déjà plusieurs fois parlé des boers à différents points de vue, mais je n'ai rien dit de leurs fermes et de leur existence.

La première chose à laquelle pense le fermier lorsqu'il prend possession du terrain sur lequel il doit s'établir, c'est de créer un étang : ce qui est en effet la chose la plus indispensable dans un pays où il n'y a pas de sources, où les rivières sont fort rares et où les ruisseaux manquent absolument. Sa seconde opération est de construire sa maison : à cette fin, il cherche une terre qui ressemble un peu à l'argile; il la délaye et la pétrit avec l'eau de son réservoir, et forme des espèces de briques d'un pied de long et de six pouces d'épaisseur, qu'il laisse sécher au soleil; après quoi, il ne lui faut plus que peu de temps pour assembler ses matériaux et bâtir sa maison, qui se compose invariablement de deux ou trois pièces et n'a, bien entendu, qu'un rez-de-chaussée; une couche de peinture ou de chaux sur les murs termine l'opération. L'ornementation est un superflu dont le Boer se soucie peu. Désormais, dans cette maison, le fermier laissera écouler en paix sa vie paresseuse, en dormant régulièrement trois ou quatre heures au milieu du jour. Il faut pour cela que les serviteurs hottentots soient de bien bons travailleurs.

La maison n'a qu'une chambre à coucher, occupée par deux lits pour les parents : les enfants couchent par terre sur des matelas ou, le plus souvent, sur des peaux.

Tous ces fermiers sont énormes, en grandeur comme en grosseur, qu'ils soient d'origine française, hollandaise ou allemande. Ce sont certainement les hommes les plus grands et les plus lourds du monde. On assure que leur taille moyenne est d'au moins six pieds anglais, soit cinq pieds et demi de France, et que, dans une même famille, on trouve souvent des individus qui dépassent cette « hauteur » de deux, trois et même quatre pouces. Ils engraissent de bonne heure, par suite de leur indolence et de leur monstrueux appétit. Trois fois par jour ils se gorgent de morceaux de mouton frits dans la graisse dudit animal qui ressemble fort à de la chandelle; ou bien, s'ils veulent varier, ils absorbent une espèce de hachis de la même viande, relevé de je ne sais quel condiment, et frit de même dans la graisse.

Klipdrift sur le Vaal. (Voy. p. 332). — Dessin de St. de Drée, d'après une photographie.

Ils mangent rarement des légumes : aussi en cultivent-ils peu. En somme, ces gens vivent ensemble depuis leur naissance jusqu'à leur mort à la façon des animaux, sachant à peine lire et tout au plus signer leur nom, ignorant absolument ce qui se passe dans le reste du monde.

L'ancienne loi du Cap relative à la distribution des terrains publics aux colons était assez curieuse. Chaque colon, après avoir choisi l'emplacement qui lui convenait, obtenait le droit de possession de trois à quatre mille « morgen », c'est-à-dire un peu plus de six mille arpents; il n'était pas toutefois obligé d'en prendre autant, mais, quelle que fût l'étendue de sa ferme, elle devait être de forme circulaire; de sorte que, deux propriétés ne pouvant se toucher que par un point, il restait entre elles de vastes étendues de terrain inculte.

Cette ordonnance avait été établie par la Compagnie hollandaise des Indes orientales, qui redoutait sans cesse les conspirations et les révoltes.

La loi existe toujours, mais elle n'est plus exécutée à la lettre; de sorte que les fermiers s'emparent des terrains intermédiaires et les cultivent, sauf à en payer l'impôt dès que l'administration s'en aperçoit.

M. Bayle, qui a fait un voyage dans le sud de l'Afrique, dit que, depuis son départ d'Angleterre jusqu'à son retour, il n'a pas foulé un pouce de terre semblable à celle de l'Europe. Il n'a trouvé que du sable, rouge ou blanc, salé ou doux, mais toujours du sable. Les prés, les céréales poussent dans du sable. En outre, les sables mouvants s'avancent insensiblement, couvrent les terres et finissent par les ensevelir.

L'invasion s'opère avec une lenteur infinie, grain par grain. Ces déserts ambulants prennent toutes les formes et toutes les grandeurs, depuis le petit monticule gros comme une charretée de sable jusqu'à la vaste mer aux vagues onduleuses. Si l'on ne peut arrêter complétement leur marche, du moins on peut l'entraver pour un certain temps, et, pour y parvenir, chaque fermier a le droit de demander des secours au gouvernement. Le moyen ordinaire est d'opposer au sable une grande quantité de plantes grasses. Ces plantes rampantes s'étendant lentement, étreignent peu à peu la masse de sable et finissent par la retenir. Toutefois un moment vient où il faut reculer la ligne de défense; c'est une retraite en bon ordre, mais c'est une retraite.

Entre le Cap de Bonne-Espérance et le Griqualand, on traverse deux déserts qui ne sont séparés que par une oasis de peu d'étendue. Ces déserts se nomment l'un le Karrou, l'autre le Gouff. Ils n'ont absolument rien qui les fasse ressembler au désert du Sahara. C'est une terre désolée, sans eau, sans végétation; de temps en temps on rencontre quelques arbustes épineux, hauts de sept à huit pouces, quelques pieds de camomille; ce terrain brûlant est d'une monotonie désespérante.

A partir de Beaufort seulement on commence à voir le Cafre sauvage et un peu de végétation; c'est la fin du Gouff et c'est dans cette contrée relativement fertile que se trouvent les fermes où l'on élève l'autruche. Cet élevage est très-simple : on achète une couvée d'autruches comme on achète des poulets, avec cette différence qu'on les paye de cent vingt-cinq à deux cent vingt-cinq francs; elles ne coûtent rien à nourrir; la seule dépense est l'établissement d'une haie autour de leur parc. En trois années elles atteignent l'âge où le plumage est complet et doivent rapporter de cent à cent cinquante francs par an. Elles pondent beaucoup et exigent peu de soins. On menace d'une amende de mille deux cent cinquante francs quiconque volerait leurs nids dans la colonie du Cap. Le commerce de ses plumes procure de grands bénéfices aux éleveurs, quoique les plumes des autruches domestiques aient bien moins de valeur que celles des autruches sauvages.

Une excursion sur le bas du Vaal, affluent de l'Orange, offre un intérêt particulier : d'abord parce qu'il y a sur le Vaal des lavages de diamants, ensuite à cause de la différence qui existe entre ce pays et celui que nous habitons.

« Après avoir passé Alexandersfontein, raconte un voyageur de nos amis, et avoir traversé les plaines avoisinantes, peuplées d'une grande quantité d'antilopes, de grues et de « chats de mer », nous arrivâmes chez un riche fermier possédant des terres considérables sur lesquelles paissent de nombreux troupeaux. Sa maison est relativement opulente pour ce pays. Il doit sa fortune aux diamants, mais il ne veut pas avoir l'air de s'en souvenir. Il prétend même que sur sa ferme ils abondent, mais que personne ne viendra les y chercher. Plus loin on trouve la Modder ou Rivière boueuse; aujourd'hui c'est un vilain ruisseau sans eau. Il nous fut donné plus tard d'y voir un changement à vue : à la place de ce lit desséché, un torrent impétueux roulait ses vagues mugissantes, entraînant avec lui tout ce qui se trouvait sur ses bords; de grands arbres déracinés étaient emportés par le flot comme des fétus de paille.

« Pendant ce temps-là une armée de wagons attendait sur ses deux rives la retraite des eaux.

« Nous visitâmes Jacobsdaal, qui compte parmi les villes les plus commerçantes de l'État libre d'Orange, mais qui a ici un autre genre de célébrité, celle d'être mal peuplée; vers cette cité se dirigent tous les individus qui ont quelque raison de fuir la justice britannique.

« Au delà de la ville, on traverse de grandes plaines couvertes d'herbes; on commence à sentir la fertilité. En continuant notre route, nous trouvons de grands étangs d'eau salée qui fournissent du sel à tout le pays.

« Après les pluies, la terre est couverte d'une couche saline, véritable manne pour les Boers; dès que les eaux sont retirées, ils s'empressent de venir faire

leur provision. Ces étangs sont assez nombreux; les plus grands sont ceux auprès desquels nous nous sommes arrêtés. Les dépôts cristallisés couvrent une étendue d'au moins trois milles. Le sel, mêlé à d'autres minéraux, a un goût particulier qui n'est pas désagréable. Les Boers le préfèrent au nôtre, qui n'a pas de goût selon eux; il faut dire qu'ils sont aussi du même avis quant à l'eau pure, tellement ils sont habitués à boire de l'eau saumâtre et boueuse.

« C'est près de ces étangs que nous fûmes reçus à la ferme de Belmont par le propriétaire, M. Wayland. C'est bien la plus charmante ferme qui se puisse imaginer, et l'heureux propriétaire est certainement, à l'encontre de tous ceux que nous avons visités jusqu'ici, l'hôte le plus aimable et le plus hospitalier qui existe sur la terre d'Afrique. Il y avait grande réunion, et eût-elle été plus grande encore, M. Wayland n'en eût été que plus heureux.

« En 1867, le chef des Griquas publia une résolution du conseil de sa nation ayant pour but de faire appel aux colons européens. Il les engageait à venir s'installer sur ses domaines et leur permettait de prendre des fermes à fief.

« C'est à ce moment que M. Wayland vint s'installer dans le pays. Toute son industrie consiste à élever de nombreux troupeaux. Cette partie du Griqualand s'appelle l'Albania, et notre hôte y possède sept fermes, indépendamment de vingt mille arpents de terrains diamantifères sur le Vaal.

« Malgré l'insistance gracieuse qu'il mit à nous garder, nous prîmes congé de notre hôte et nous nous dirigeâmes vers l'Orange. Ce grand fleuve, qui traverse l'Afrique de l'est à l'ouest, est bordé de saules, mais le silence y règne; ni bateaux ni canots ne l'animent; les habitants n'ont pas encore trouvé moyen de tirer parti des ressources d'une artère aussi considérable. Son cours est très-rapide, et comme il n'est d'aucune utilité aux habitants du pays, comme il est même pour eux un inconvénient à cause de la difficulté de le traverser, ses rives sont désertes.

« L'unique endroit habité sur ses bords est la ville d'Hope-Town, qui possède les deux seuls bacs établis sur le fleuve Orange dans toute la longueur de son cours, depuis sa source dans les monts Drakenberg jusqu'à la baie du pays des Namaqua où il se précipite dans l'Atlantique.

« On éprouve une impression bien agréable quand, après avoir traversé ces terres désolées du Veld et ces déserts de sable, on rencontre, au milieu de la verdure, des arbres et des fleurs, des maisons proprettes blanchies à la chaux et habitées par des gens vivant de la vie européenne ou à peu près. La ville d'Hope-Town n'est pas grande, ayant tout au plus deux cents blancs et quatre cents nègres. L'aisance, l'opulence même y règnent, et cela s'explique, en ce que la ville sert de centre à tout le commerce de l'intérieur. C'est là que les trafiquants viennent s'approvisionner de tout ce qui peut séduire les populations nègres avec lesquelles ils font du commerce, et c'est aussi à Hope-Town qu'ils viennent vendre tous les produits qu'ils se sont procurés chez les indigènes, plumes d'autruche, peaux, ivoire, cornes, etc.

« L'activité commerciale de cette ville est incroyable. On cite une seule maison qui expédie tous les quinze jours à Port-Élisabeth dix mille livres pesant de plumes d'autruche : ce qui fait deux millions de plumes par mois.

« La livre, qui se compose de soixante-dix à cent plumes, se vend en gros mille francs et quelquefois plus. Il y a de ces plumes qui atteignent quinze et vingt pouces de largeur, et notre ancien magistrat de Du Toit's Pan, M. Palgrave, qui a fait de nombreux voyages dans l'intérieur, nous a affirmé en avoir vu de vingt-quatre pouces.

« Le commerce des fourrures est moins important, le transport et la conservation en étant plus difficiles. Ce sont les champs de diamants qui ont accaparé ce trafic; les plus recherchées sont les peaux de loutre. »

Notre ami, qui a parcouru le monde entier, ajoute qu'il n'a jamais souffert de la chaleur autant que dans cette partie de l'Afrique. A Hope-Town, il était suffoqué et brûlé, malgré toutes ses précautions.

Il nous raconte encore beaucoup d'autres choses intéressantes; c'est pourquoi je crois devoir, dans l'intérêt des lecteurs, lui céder de nouveau la parole.

XII

Eskdale et M. Arnot. — L'hôpital des lépreux. — Le premier diamant. — Village bassouto. — Un trafiquant — Permis de chasse. — Un Buschman. — Établissement de Klipdrift sur le Vaal. — La sauterelle et le voet-ganger.

.... A Hope-Town, nous dit-il, on est généralement hospitalier; aussi ne fus-je que médiocrement surpris de me savoir invité chez M. David Arnot, qui reçoit beaucoup de monde dans sa propriété d'Eskdale. Je montai à côté de M. Lilienfeld dans sa voiture attelée de magnifiques chevaux connus de tout le pays. Nous eûmes de la peine à décider le batelier à nous faire traverser le fleuve, qui est dangereux quand le vent souffle trop fort. Toutefois nous arrivâmes sur l'autre rive sans accident et nous atteignîmes Eskdale après avoir parcouru un pays aride, à travers de nombreux coteaux qui servent de repaires à des babouins farouches.

M. David Arnot, peu connu certainement du public, l'est beaucoup mieux du gouvernement anglais. Dans une sphère modeste en apparence, il s'est donné une mission d'une grande importance. C'est lui qui, depuis dix-sept ans, conduit les affaires du chef Griqua, et l'on peut affirmer que, malgré toutes les difficultés qu'il a rencontrées, il les a dirigées avec une habileté qui lui fait honneur. Tenace, intrépide, habile, il n'a jamais dévié de son but, celui de faire

accepter ces territoires par le gouvernement anglais. Jamais homme n'a été aussi détesté qu'il l'est par le gouvernement des Boers. Il a su conseiller les deux chefs cafres, Waterboer des Griquas et Monkavan des Korannas; et, sans posséder une seule arme, grâce à la force de son caractère, il a empêché que ces Chefs ne tombassent, l'un au pouvoir de l'État libre d'Orange, l'autre de la république du Transvaal.

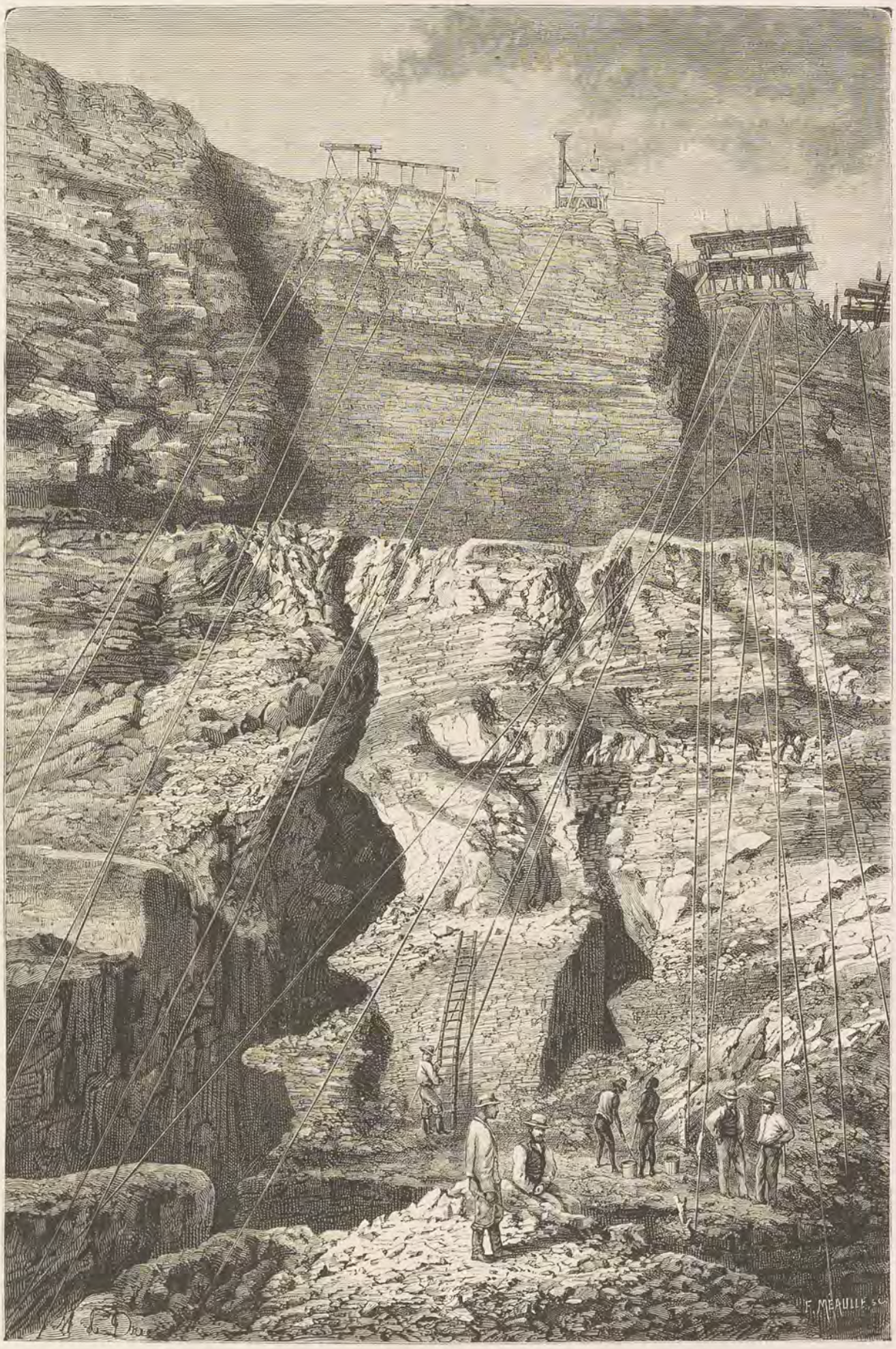
En outre, M. Arnot est très-instruit; il correspond avec le docteur Hooker, et les jardins de Kew lui doivent de précieux spécimens.

Eskdale est situé au milieu d'un pays désolé, entouré de coteaux absolument nus; pas une goutte d'eau, pas un brin d'herbe! Sur les bords des ravins,

Fond de la mine de Kimberley. (Voy. p. 334). — Dessin de St. de Dree, d'après une photographie.

qui peuvent d'un instant à l'autre devenir des torrents, et au milieu de cailloux rouges, on voit quelques rares aloès et de petits groupes de cotonniers du Cap; mais leur pâle verdure disparaît dans l'ensemble de ce morne paysage. Au milieu de cette désolation, la maison est isolée; pas une branche à l'entour, si ce n'est quatre ou cinq arbres fruitiers misérables; on la croirait bâtie sur les cendres d'un volcan. Derrière le bâtiment, à une certaine distance, dans un endroit sans doute plus propice, se trouvent un jardin et un petit étang; le jardin offre à la vue des arbres fruitiers d'Europe et des fleurs.

Grâce à la reconnaissance des deux chefs cafres, M. Arnot est l'un des plus grands propriétaires fonciers du globe. Je ne parlerai qu'en passant de la manière simple et grande en même temps avec la-



Mine de Kimberley. (Voy. p. 334). — Dessin de St. de Drée, d'après une photographie.

quelle nous fûmes accueillis et du regret que nous eûmes de nous séparer sitôt d'un hôte aussi aimable.

De retour à Hope-Town, le docteur Muskett me proposa de visiter avec lui les lépreux. Quelle que soit l'horreur de ce spectacle, j'en dirai quelques mots. D'un côté, l'on voit le fleuve avec son rivage couvert de saules; de l'autre, une succession de coteaux nus; çà et là quelques pieds de casse grimpante serpentant sur le sol; aucune ombre et une chaleur horrible pendant l'été, et, pendant l'hiver, des vents impétueux et glacés. C'est sur la pente d'un de ces coteaux exposés à toutes les intempéries que l'on a construit quelques huttes d'osier portant le nom d'hôpital des lépreux. Elles peuvent avoir six pieds de diamètre et autant de hauteur, et sont protégées contre le froid et le chaud par une couverture formée de peaux dans un tel état qu'il serait impossible de dire à quels animaux elles ont appartenu.

A notre approche les lépreux arrivent, les enfants cessent leurs jeux pour accourir aussi, pauvres petits qui ont déjà reçu le fatal avertissement; tous sont condamnés à courte échéance. Ce que nous vîmes dans les huttes était plus affreux encore : des hommes, des femmes dont les membres tombaient en pourriture. Et cependant il y en a qui sont mariés, et les enfants que nous avons vus sont leurs enfants!

Voilà comment sont traités les lépreux dans un pays soumis à des magistrats chrétiens! Sans ce pauvre docteur, sans les prodiges de charité qu'il parvient à faire, ces malheureux n'auraient pas même un abri et de quoi manger; ils mourraient de misère et de souffrance. Je ne crois pas qu'il existe rien de comparable à une pareille maladie : se voir mourir à petit feu, tomber en morceaux et pouvoir fixer l'époque de sa mort! Une fois qu'on est atteint, l'amputation peut enrayer la maladie, mais pour un temps seulement.

Quoique les enfants des lépreux soient irrévocablement condamnés, on assure que la maladie n'est pas contagieuse, et même qu'un homme ou une femme qui épouse un lépreux n'en est pas nécessairement atteint. Les principales victimes de ce terrible fléau se trouvent parmi les Hottentots, les Korannas et les Buschmen; rarement il sévit chez les Cafres.

Le docteur Muskett fait tout ce qu'il peut pour ne pas croire à l'incurabilité de cette maladie, qu'il traite par la strychnine.

Dans la colonie du Cap, il existe plusieurs hospices de cette sorte, et j'ai entendu dire qu'il s'en trouve un près de la ville du Cap. Là aussi, dit-on, on tolère les horribles mariages qui perpétuent la race de ces malheureux.

Peu de temps après notre départ d'Hope-Town, nous nous arrêtâmes dans une jolie ferme, entourée d'un jardin rempli d'arbres fruitiers et de légumes; malheureusement tout venait d'être dévasté par une épouvantable tempête de grêle. Les grêlons étaient gros comme le poing. Le fermier nous dit que plusieurs de ses bœufs et de ses moutons avaient été tués avant d'avoir pu rentrer à la ferme.

Son prédécesseur ayant trouvé un diamant de cinquante-cinq carats, lui avait vendu la ferme et était parti.

Plus loin nous fîmes halte dans une autre ferme, à laquelle s'attache un grand intérêt. C'est là que fut trouvé le premier des diamants de l'Afrique méridionale. Nous vîmes l'individu qui, sans s'en douter, changea pour une grande part la face du monde.

Quelques relais plus loin, nous arrivâmes à une petite ferme et nous fûmes reçus par un gigantesque Griqua. C'est la demeure favorite du chef Waterboer, depuis qu'il a abandonné Griqua-Town, sa capitale.

Puis nous nous trouvâmes au milieu d'une tribu de Bassoutos, qui est venue se fixer sur le territoire des Griquas et vit avec eux en bonne intelligence. Ce petit clan appartenait à une grande tribu, très-puissante et très-riche; à une certaine époque, ils tinrent tête aux Anglais et purent mettre en ligne sept mille cavaliers.

Autour du village s'étendent des jardins pleins de maïs et de légumes. Les huttes, entourées d'une haute palissade, sont propres, vastes, fraîches; leur diamètre est d'environ vingt pieds, et lorsqu'il y a des séparations à l'intérieur, elles sont faites avec de belles fourrures.

Il suffit d'y pénétrer pour être immédiatement convaincu que ces habitations sont les mieux adaptées au climat de ce pays; je n'ai jamais rien vu d'aussi coquet et d'aussi propre que ces huttes de Bassoutos.

La réception que nous fit notre hôte fut tout à fait cordiale; il fallait voir les figures souriantes de tous ces nègres exprimant le plaisir de recevoir un étranger. Ces Cafres ont de fort beaux troupeaux, presque tous achetés avec le prix des diamants trouvés par eux. Ils ont longtemps caché l'endroit où ils les avaient découverts; mais comme c'était sur les terres de M. Lilienfeld, leur nouveau propriétaire, et que celui-ci leur a promis de ne les obliger à aucune restitution, ils sont devenus plus communicatifs. L'endroit qu'ils ont désigné est au confluent du Vaal et du fleuve Orange. Ils en ont trouvé une vingtaine, presque tous gros. On assure que le fameux diamant « l'Etoile du sud de l'Afrique », exposé à Londres, vient de là. Ce diamant fut d'abord vendu dix mille francs, et ensuite payé trois cent mille par MM. Lilienfeld, puis huit cent cinquante mille francs par lord Dudley.

Le jour suivant, dans une ferme de ces messieurs, je vis un Cafre apporter un diamant qu'il venait de trouver; il pesait vingt carats et avait une teinte rosée. Il fut vendu immédiatement vingt livres (500 fr.), et celui qui l'acheta le changea presque aussitôt contre quatre cents moutons.

Nous venons d'arriver dans une ferme de Boers. Quel affreux contraste lorsqu'on vient de quitter un village de Bassoutos! Non, jamais la saleté n'est allée si loin.

En traversant une contrée stérile, notre attention est attirée par un bruit de roues et un mugissement de bœufs qui annonçe l'arrivée d'un trafiquant. En effet, nous voyons un jeune Hollandais qui arrive d'une expédition dans le Namaqualand; il est peu satisfait de son voyage. Il y a eu une grande sécheresse et il a perdu beaucoup d'animaux en route. Les autruches ont souffert et sont mal emplumées, et toutefois, quoiqu'il se plaigne d'avoir fait de grandes pertes en route, il apporte une riche collection de plumes et de peaux.

Les Cafres, nous dit-il, veillent sur leurs chasses avec le plus grand soin, et quiconque vient chasser l'autruche ou l'éléphant sur leurs terres, doit leur payer tribut. Cette exigence n'est rien que juste; elle est même nécessaire, car on y fait de tels massacres que les espèces rares sont dès à présent exterminées dans l'État libre et le Transvaal. Il y a souvent des contestations entre les chasseurs trafiquants et les chefs nègres, mais elles viennent de ce que les frontières ne sont pas toujours bien définies, et aussi de ce que les Européens ne se gênent guère pour fouler aux pieds les droits des Cafres : de là des disputes qui dégénèrent parfois en batailles sanglantes.

Nous avons l'occasion de voir un Buschman. Ces hommes, dont la taille excède à peine quatre pieds, habitent les bois et se distinguent par une laideur affreuse et par un talent d'imitation remarquable. Ils sont d'une grande utilité pour ceux qui possèdent de nombreux troupeaux et qui, sans eux, en perdraient la plus grande partie.

Après de nombreuses pérégrinations, allant d'un côté et de l'autre, rebroussant chemin chaque fois qu'une rivière débordée nous barre le passage, nous arrivons à une ferme où j'ai l'occasion de voir le plus beau diamant qu'il soit possible d'imaginer. C'est un diamant de dix-sept carats et demi, provenant des établissements du Vaal; il est d'une limpidité remarquable et sans aucun défaut.

Quand on visite les établissements du Vaal après avoir vécu aux Champs de diamants, on se croit transporté dans le Paradis terrestre, car il y a là de l'eau, et des arbres : avantage inappréciable au milieu des privations que l'on a à supporter.

Le Vaal est une rivière qui se jette, comme nous l'avons dit plus haut, dans le fleuve Orange, et c'est sur ses rives, plus verdoyantes que celles des autres torrents du pays, que beaucoup de mineurs se sont établis et se livrent à la recherche des diamants dans les sables de la rivière. Le principal de ces établissements est Klipdrift : ce camp a eu momentanément une certaine importance, grâce à de belles trouvailles qui, grossies par la renommée, y avaient attiré un grand nombre de chercheurs. Tandis qu'aux Champs de diamants on opère par le triage, sur le Vaal on lave les sables[1].

Un fléau redoutable ailleurs qu'au sud de l'Afrique est peut-être plus terrible encore ici : c'est la sauterelle. Avant de devenir l'insecte ailé que nous connaissons, la sauterelle vit pendant trois ans à l'état de larve; dans cet état, elle est encore plus dangereuse qu'elle ne le sera plus tard. Voici ce qu'en dit M. Bayle :

« Une fois en route, il nous fallut traverser toute une armée de voet-gangers en voyage. Ces larves demeurent trois ans sans ailes, voyageant partout en multitudes innombrables, et défient tous les efforts des fermiers pour sauver leurs récoltes. Du moins les sauterelles s'arrêtent la nuit pour manger; le voet-ganger (mot à mot, *qui va à pied*) marche toujours, dévorant le sol. S'il rencontre des flammes, il les éteint en y jetant des millions de larves; s'il se trouve un cours d'eau sur son passage, serait-ce le fleuve Orange, il le traverse sur un radeau fait des corps de larves noyés; il peut y en avoir des milliards de sacrifiées, il ne s'aperçoit jamais de leur perte.

On m'a parlé de troupes de ces insectes occupant des surfaces de huit kilomètres de long sur cinq kilomètres de large. L'arrière-garde se nourrit des plus faibles de la bande. Ceux que nous rencontrâmes appartenaient à une belle espèce aux couleurs éclatantes; ils avaient environ deux pouces de longueur et étaient couverts de raies jaunes, vertes et noires. Il existe une autre espèce encore plus redoutée, mais dont la livrée est beaucoup moins belle. »

XIII

Histoire des Champs de diamants. — M. Parker. — Du Toit's Pan et Bultfontein. — Contestations et annexion à l'Angleterre. — Cavernes de cannibales.

Le temps marche sans changements appréciables; toujours le travail au claim; toujours la même vie monotone; toujours des orages, de la pluie, de la poussière, de la boue et du sable; et, pour surcroît d'ennui, moins de chance que jamais. J'ai donc le temps de recueillir à droite et à gauche, et aux meilleures sources, des renseignements précis sur l'histoire des Champs de diamants.

Dès 1750, sous le gouvernement hollandais, une carte de la mission indiquait qu'il y avait des diamants dans le Griqualand. On prétend que les Hollandais s'en occupèrent à une certaine époque; mais ces traditions tombèrent et restèrent dans l'oubli jusqu'en 1867, date à laquelle le gouverneur exhiba le diamant de Hope-Town.

Il est avéré maintenant que de tout temps les indigènes, Cafres, Korannas, Buschmen, ont employé le diamant, non comme ornement, mais comme instrument mécanique. Ces sauvages ont le souvenir que leurs pères faisaient des voyages dans le Griqualand à

1. Voyez page 312 et 315.

la recherche de diamants, dont ils se servaient pour percer leurs meules.

Un trafiquant arriva en 1867 à la ferme d'un Boer nommé Jacobs; il vit les enfants jouer avec de petits cailloux transparents; un autre voyageur, chasseur d'autruches, vint aussi à passer, et ces deux hommes eurent l'idée que ces cailloux pouvaient être des diamants : idée vague, car ils n'en avaient jamais vu. Ils les essayèrent sur des vitres, dont on peut encore voir les rayures, et ils conclurent un marché; l'un d'eux, nommé O'Reilly, emporta une des pierres, la plus grosse, et il fut convenu qu'il en partagerait le prix avec l'autre voyageur et le Boer.

Le diamant fut vendu cinq cents livres (12 500 francs). Cette nouvelle parcourut la colonie avec la rapidité de l'éclair et y fit une sorte de révolution dans un moment où il y avait une panique commerciale, occasionnée par la baisse des laines et les épidémies qui sévissaient sur les troupeaux.

Plusieurs autres diamants furent ensuite trouvés par des Européens, et d'autres apportés par des Cafres qui les conservaient peut-être depuis des siècles; entre autres cette fameuse « Étoile de l'Afrique du Sud » dont nous avons déjà parlé. Alors il se produisit une agitation extraordinaire et l'on se mit à explorer le sol. Trois mois après la découverte du premier diamant à Pniel, cinq mille personnes s'étaient établies en cet endroit. Presque aussitôt Hébron, Goug-Goug, Moonlight, Rush et beaucoup d'autres gisements se révélèrent. En Europe on hésita longtemps : différents experts se montrèrent incrédules, ayant peut-être intérêt à le paraître.

L'affluence rapide des travailleurs rendit nécessaire la création d'un gouvernement. L'État libre d'Orange et la république du Transvaal s'en chargèrent. Quelque temps après, les mineurs nommèrent un président des camps de la rivière; ils choisirent M. Parker, qui avait une grande connaissance des Boers : il rendait sévèrement la justice et ses sentences étaient exécutées avec une rigueur extrême. Les coupables étaient condamnés à la noyade, au fouet, à l'exposition au soleil.

On avait eu la pensée de créer une république des Champs de diamants; mais on finit par voir qu'il faudrait certainement entrer en lutte avec la république du Transvaal, l'État libre et les boers; une colonie de mineurs ne pouvait pas se fonder ainsi. Il était impossible à des sujets anglais, qui formaient la majorité et qui occupaient un territoire revendiqué par l'Angleterre, de secouer le joug de ses représentants; aussi envoya-t-on M. Campbell prendre le pouvoir, et M. Parker eut le bon sens de se retirer sans résistance.

Jusqu'alors les diamants n'avaient été trouvés que dans les rivières, et ils avaient rapporté trois cent mille livres (sept millions et demi de francs); la somme n'était certes pas sans importance, mais elle n'était rien auprès de celles que les diamants devaient fournir plus tard à la douane du Cap. Tout à coup le bruit se répandit que l'on venait de découvrir la précieuse pierre dans une ferme, au milieu du Veld, loin de toute rivière, là où, d'après la science, il n'y en avait jamais existé. L'histoire du fermier Du Toit que nous avons racontée était la cause de cette effervescence. C'est à ce moment que fut formée la « London et South African Company ».

Une seconde compagnie, sous le nom de « Hope-Town Diamond Company », se constitua à peu près de la même manière à Bultfontein. Les différents règlements établis par les mineurs donnèrent souvent lieu à des contestations; mais le gouvernement de l'État libre fut bien obligé de les accepter en les modifiant par quelques additions.

Bientôt la guerre éclata entre les deux compagnies et, après des complications sans nombre, les propriétaires de Bultfontein se virent dépossédés de presque tous leurs droits. Ce n'est qu'à l'époque où l'Angleterre s'annexa définitivement ces territoires sous le nom de Griqualand Ouest, qu'on put mettre un peu d'ordre dans toutes ces affaires.

Une partie des mineurs réclamèrent un gouverneur, qui leur fut accordé; on fonda un conseil composé des représentants des divers établissements; mais ce qui était à prévoir arriva : les charges, et par conséquent les impôts, augmentèrent en même temps que se produisait une baisse considérable sur les diamants, et il en résulte qu'aujourd'hui tous les champs de diamants se dépeuplent.

Parmi les curiosités les plus étranges du pays, il faut citer les cavernes de cannibales qui se trouvent dans la montagne au delà de Thaba-Bosigo, sur le territoire des Bassoutos. Pour les visiter, on prend des guides à Cana, ancienne mission, et l'on se fait conduire, à deux milles de là, au flanc de la montagne. Il faut s'aider des mains pour gravir la pente escarpée qui mene aux cavernes.

On entre dans une excavation large de cent à cent cinquante mètres et très-élevée. L'œil ne distingue de tous côtés sur le sol qu'ossements ou débris d'ossements qui ont été brisés en morceaux à coups de hache ou de pierres tranchantes. La caverne conserve partout des traces de fumée et de suie.

Ces sauvages ne se contentaient pas, croit-on, de manger leurs ennemis, souvent quelques-uns des leurs étaient sacrifiés. Il y a dans ce pays quantité de cavernes, grandes ou petites, dont la destination paraît avoir été la même.

Il y a trente ans à peine, cette tribu était encore la terreur de la contrée; aujourd'hui on assure qu'elle a cessé d'être anthropophage, du moins en masse, car certains voyageurs assurent avoir trouvé des traces toutes récentes de leurs détestables pratiques. Nous avons vu un vieillard qui passe pour avoir été l'un des principaux d'entre ces sauvages. On prétend que des femmes enlevées par eux, devenues leurs compagnes, refusèrent de les abandonner.

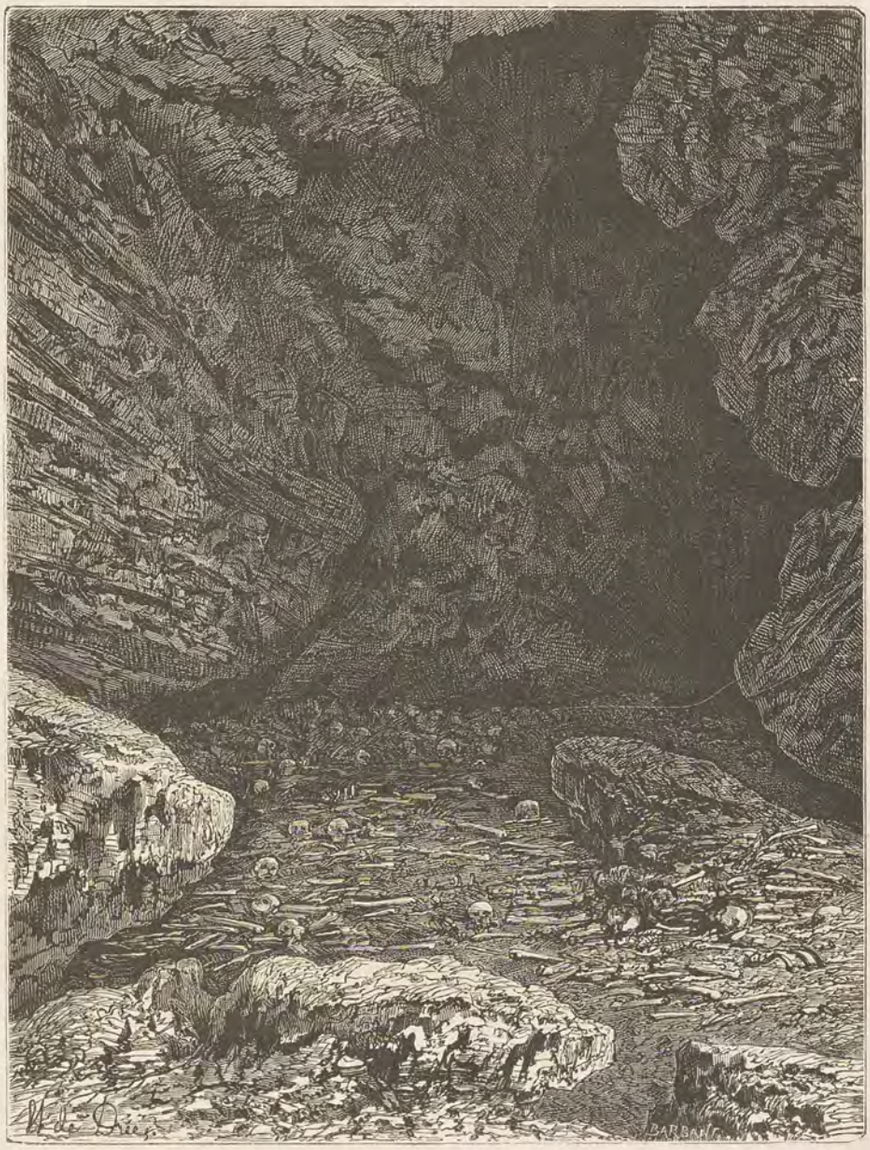
Le cannibalisme a été supprimé par les efforts du

prince George, chef des Bassoutos, et par son vieux père. On suppose que ces tribus de cannibales, car en fait il y en avait quatre, étaient devenues anthropophages à la suite des guerres qui avaient dévasté cette partie de l'Afrique au commencement du siècle ; pressés par la famine, ces malheureux se mirent à chasser l'homme.

XIV

Un diamant de deux cent quatre-vingt-quatre carats. — Départ pour Kimberley. — L'évêque de Natal. — Un banquet en son honneur. — Les Ring Kop Kafirs. — Vols nombreux. — Départ. — Retour au Cap. — Visite à Constance.

Nous venons de vendre le claim du capitaine Van-



Une caverne chez les cannibales (territoire des Bassoutos). — Dessin de St. de Drée, d'après un croquis.

renen pour la somme de deux cent vingt-cinq francs; il nous en a coûté cinq cents l'année dernière et nous n'y avons presque rien trouvé.

Il y a des gens que rien ne décourage. Un mineur vient de faire installer dans ce claim une pompe à vapeur. Ce sera de l'argent perdu. On ne saurait citer un individu sur mille qui ait fait fortune ici en trouvant des diamants, et même un sur cent qui ait assez gagné pour payer la main-d'œuvre.

On parle beaucoup, en ce moment, d'un merveilleux diamant de deux cent quatre-vingt-quatre carats trouvé à De Beer's par un Prussien, ministre protestant. Il en demande trois cent mille francs, et n'en trouve que soixante-quinze mille. On se fait facilement des illusions sur la valeur de pareils objets.

La baisse se fait aussi sur les ouvriers cafres; cela tient à la diminution de la population minière et à la sévérité de la police. Aussitôt arrivés, on de-

mande à ces pauvres gens un billet d'enregistrement; et s'ils n'en ont pas, ils sont conduits en prison, où le plus souvent ils sont atteints de la fièvre. Le nombre de ceux qui meurent est effrayant.

Je viens de trouver deux diamants, un de deux carats et demi et un autre de huit carats trois quarts. C'est une assez bonne journée; le plus gros nous a été acheté trois cent vingt-cinq francs. Certes il n'y a pas lieu de s'enthousiasmer; mais quand on est aussi peu favorisés que nous le sommes, on se contente aisément de peu. Toutes nos trouvailles de l'année ne nous ont pas rapporté plus de mille francs. Comment le découragement ne s'emparerait-il pas de nous?

Depuis quelque temps mon mari insiste pour que nous quittions Du Toit's Pan afin d'aller nous installer à Kimberley, où il vient de se créer une nouvelle industrie, celle du lavage des terres qui ont déjà été triées et qui donnent encore de fort beaux produits. Les rapports sont tellement séduisants qu'enfin je cède à ses instances, et nous nous décidons à abandonner Du Toit's Pan et le petit jardin qui entoure notre maison, malgré toute la peine que nous nous sommes donnée pour le créer.

A Kimberley, après nous être installés, nous questionnons un individu occupé au lavage des terres : il nous dit que, depuis sept mois qu'il travaille à laver avec trois petites machines, il a déjà mis vingt mille francs à la banque. Mon mari est ravi; moi, je ne le suis guère.

Col Mitchell, dans les monts Drakenstein. (Voy. p. 336). — Dessin de St. de Drée, d'après une photographie.

Nous avons eu la visite de l'évêque de Natal, qui a les Champs de diamants dans son diocèse; on fait de lui le plus grand éloge, comme, du reste, de tous les prêtres catholiques dans ces contrées. Une cavalcade est allée au-devant de lui et il a fait une entrée triomphale : il y a beaucoup de catholiques ici.

Le soir, on l'a invité à un banquet, qui a été présidé par un protestant, l'éditeur du journal *Diamond's News*. Malheureusement, les convives se sont si fort enivrés que Mgr Jolivet et son vicaire ont dû se retirer.

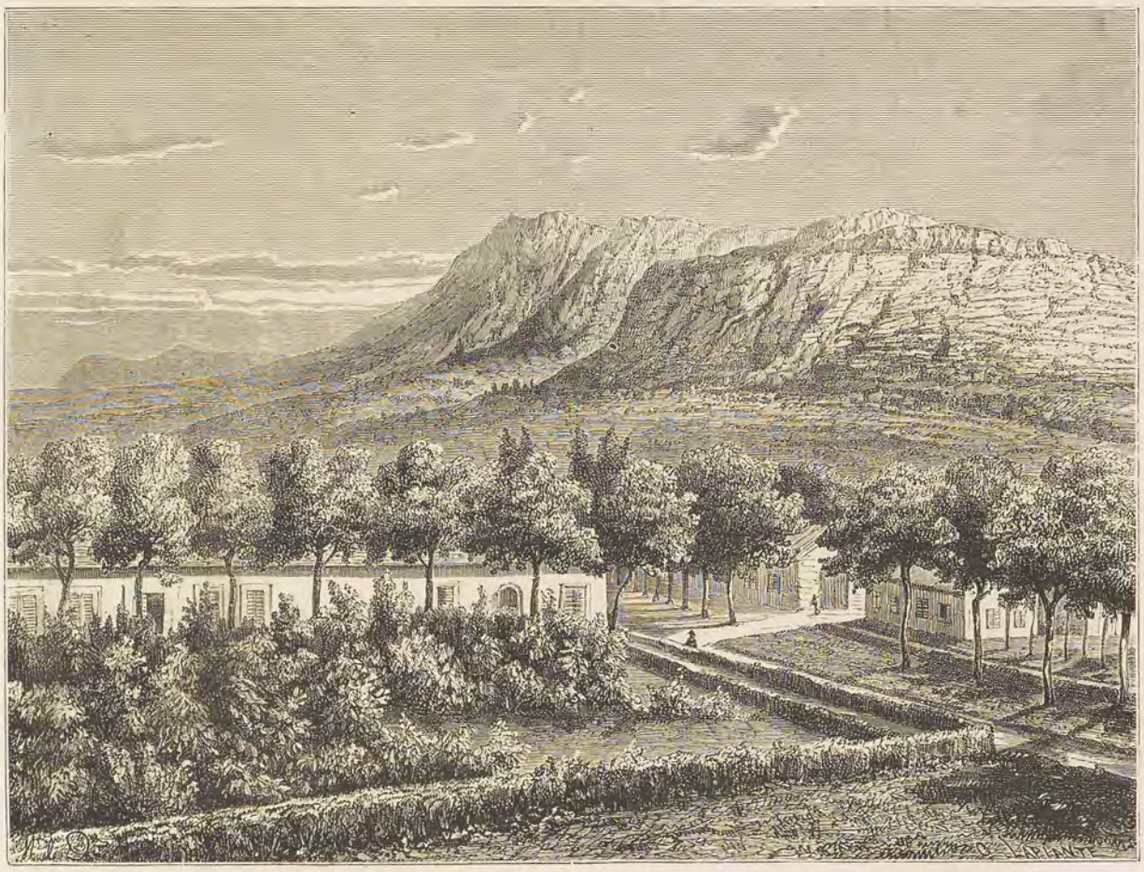
J'ai souvent parlé des nègres Zoulous, la peuplade cafre la plus intéressante parmi celles dont nous voyons journellement les représentants; mais je n'ai rien dit des nègres « Ring-Kop Kafirs », qui ont sur la tête un anneau noir de l'épaisseur du pouce et souvent plus gros. Quand ils se sont distingués par quelque action courageuse, le chef de la tribu leur présente cet anneau, qui se porte comme une couronne. Il est fait d'une espèce de gomme provenant d'un arbuste du pays. On pétrit cette gomme avec du sang de bœuf et on l'introduit dans une grosse veine qui se trouve

sous l'épaule gauche du bœuf; après quoi, on le polit par le frottement.

La cérémonie du couronnement des Ring-Kop se fait tous les deux ou trois ans ; c'est le chef qui leur met sur la tête l'anneau, qu'ils ne doivent plus déplacer. Ils ne peuvent se marier avant d'avoir obtenu cette distinction. Lorsque leurs cheveux repoussent, ils les font tondre et replacent avec soin l'anneau.

Un nègre que nous avons depuis quelque temps prie mon mari de le conduire à la banque pour y déposer ses économies ; mon mari lui demande en route combien il possède ; le nègre lui répond : mille deux cent cinquante francs. Où a-t-il pu prendre mille deux cent cinquante francs, lui qui n'a jamais eu un sou ? Au bureau de la banque, il détache sa ceinture et en retire trois mille cinq cents francs. Il est clair que ce n'est pas avec ses économies qu'il a pu se créer un pareil capital.

Non-seulement on est volé chez soi de ses diamants, mais on est volé au dehors ; le vol est partout et la police impuissante y perd sa réputation. On vient d'arrêter, au moment où ils allaient partir, un homme et une femme que j'ai vus arriver ici sans autre avoir que l'industrie du mari, peintre en bâtiments. Sur des dénonciations sans nombre, on a été obligé de les arrêter, et l'on a trouvé chez eux dix-sept mille cinq cents francs, sans compter trois cent mille francs déposés à la banque et tout ce qu'ils ont déjà expédié en Allemagne. On les a condamnés à un an de prison, plus cinquante coups de fouet.



Constance. — Vue générale de la propriété de M. Vanrenen et des vignobles. (Voy. p. 336). — Dessin de St. de Drée, d'après une photographie.

Voici la fin de nos aventures. Nous avons passé près de cinq années dans ce pays à la recherche de la fortune que nous n'avons pas plus trouvée à Kimberley qu'à Du Toit's Pan ; de plus en plus découragés, las d'avoir vainement souffert et travaillé si longtemps, nous allons abandonner les champs de diamants à des chercheurs plus heureux.

Nous nous sommes procuré un wagon pour nous seuls et nous nous faisons traîner par des bœufs. Nous serons beaucoup plus longtemps en route ; mais du moins nous aurons nos aises et nous ne risquerons pas de mourir de faim devant les fermes inhospitalières des boërs.

Il serait oiseux de raconter notre voyage, jour par jour, comme nous l'avons fait lorsque nous nous dirigions, pleins d'espoir, vers un brillant Eldorado. C'est dans des dispositions bien différentes, profondément tristes, que nous traversons de nouveau ces pays déshérités.

Je me bornerai à dire que nous n'avons pas suivi

tout le parcours de notre premier voyage : nous avons quitté notre ancienne route quelque temps avant d'arriver aux monts Drakenstein, pour les traverser au col de Mitchell que nous ne connaissions pas. Le voyage, fort long, n'a offert aucun incident.

Arrivés au Cap, notre désir était de nous embarquer le plus tôt possible pour l'Europe ; toutefois nous tenions beaucoup, sur la recommandation de M. Vanrenen, à voir les célèbres clos de Constance, si renommés, et dont une partie appartient à un de ses parents portant le même nom que lui. Un de nos premiers soins fut donc de rendre visite à ces vignobles[1].

La renommée du vin de Constance date de l'année 1685. On rapporte que le gouverneur Simon van der Steel, qui portait le plus grand intérêt à l'agriculture, résolut de rechercher le sol le plus convenable à la culture de la vigne. Il fit faire des analyses comparatives des vins de France et du Rhin et des vins de Rondebosch, de Boscheuvel, de Tygerberg et de Constance, et chercha dans la colonie un sol semblable à celui qui en Europe produit ce dernier vin.

Il obtint du baron Van Rheede van Drakenstein,

Constance. — Cour d'habitation. — Dessin de St. de Drée, d'après une photographie.

commissionnaire de la Compagnie hollandaise, et qui a donné son nom au district, une concession de terres comprenant tout ce qui est maintenant connu sous le nom de Grand et du Petit Constance, Witteboom, Bergvleit, etc. Il se procura des plants de choix, et c'est avec des ceps de muscat et des ceps de Catalogne qu'il donna au vin de Constance les qualités si recherchées aujourd'hui.

Constance fut vendu en 1715 avec l'habitation princière autour de laquelle Van der Steel avait fait ses belles plantations. Ce terroir a conservé son nom de Grand Constance; c'est aujourd'hui la propriété de M. H. Cloete. M. Sébastien Vanrenen a acquis la propriété de Witteboom, qui touche à Constance; et le sol en étant identiquement le même, ses vins ont acquis aujourd'hui une égale célébrité.

Les deux magnifiques propriétés de M. Cloete et Vanrenen attirent tous les étrangers qui arrivent au Cap, dont elles ne sont éloignées que de vingt kilomètres.

De Drée,
d'après les notes de madame P.

1. Voyez t. Ier, page 360

ERRATUM. — Sous les dessins de la première de ces trois livraisons du *Voyage aux Mines de Diamants* on a écrit H. de Drée; il faut lire St. de Drée (Stéphane de Drée).